



Le ski sur le Parc des Champs de batailles, à Québec

Dans la marine

Par Jacques TREPANIER

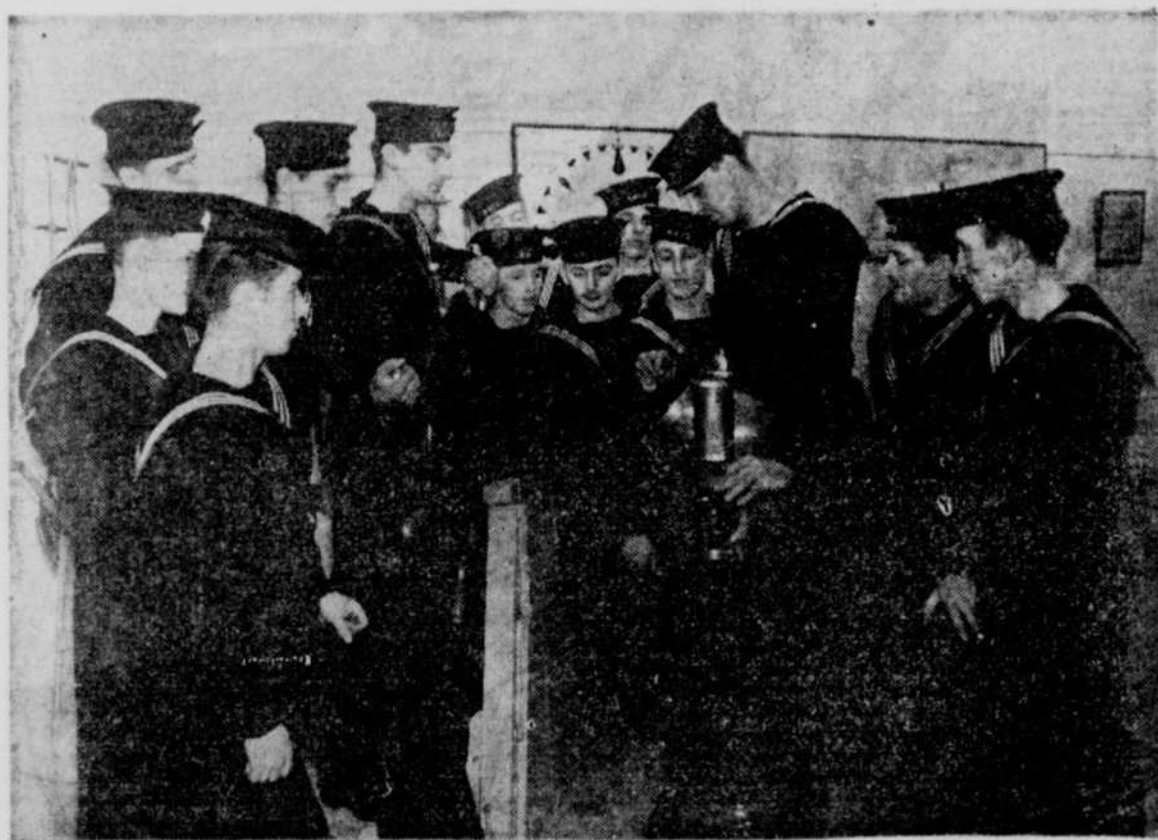
Chez nous, il y a beaucoup de marins. Nos ancêtres, les Normands, étaient des navigateurs et des conquérants; les premiers colons, avant de devenir des agriculteurs, furent des matelots et des soldats. Nous sommes encore marins et soldats mais, depuis que la guerre est commencée, on constate que les nôtres montrent une préférence pour l'armée et l'aviation et moins nombreux sont ceux qui s'enrôlent dans le service naval. On rencontre même des navigateurs de métier et des pêcheurs du bas du fleuve portant l'uniforme militaire plutôt que l'uniforme naval.

Pourquoi cette anomalie ? On peut l'attribuer à deux causes : en premier lieu, l'ignorance dans laquelle les Canadiens français sont des choses de la marine canadienne, du mode d'enrôlement et d'entraînement; en second lieu, parce qu'ils ont la mentalité faussée en ce qui concerne le français dans la marine. Ils croient qu'elle n'est réservée qu'aux Canadiens de langue anglaise. Ce qui n'est pas le cas.

C'est dans le but d'aider ceux qui aiment la mer et qui veulent servir dans le service naval pendant la durée de la guerre ou plus longtemps que nous publions les quelques notes qui suivent.



● Point n'est besoin d'être en pleine mer pour apprendre comment signaler à l'aide des drapeaux et de la T. S. F. Ce travail se fait aux quartiers divisionnaires de la R. C. N. V. R. Ce sera d'autant moins à apprendre une fois rendu à bord d'un destroyer.



● A l'aide d'un dispositif spécial, les postulants de la marine de guerre canadienne peuvent apprendre à gouverner un navire. On voit ici le matelot de première classe Tardif montrant les points de la boussole à l'homme de roue.

Au début de la guerre, la marine canadienne possédait environ une vingtaine de navires de différentes catégories. Aujourd'hui, d'après une déclaration récente de l'honorable Vincent Massey, haut-commissaire canadien à Londres, ce nombre est décuplé.

En septembre, 1939, le nombre des officiers et marins de notre marine n'était guère plus élevé que 3,600. Ce nombre a augmenté proportionnellement avec celui de nos vaisseaux. L'effectif comprend les hommes de la marine permanente, les réservistes et les volontaires. Les premiers sont ceux qui font une carrière de la marine soit comme officiers, sous-officiers ou matelots. Ils sont en service actif en même temps de paix comme en temps de guerre. L'engagement qu'ils doivent signer est de sept ans. Les réservistes sont ceux qui ont déjà été dans la marine et qui se sont retirés après un certain nombre d'années. Au début des hostilités, ils ont offert leurs ser-

● Le sous-officier McDonald explique le fonctionnement des différentes pièces d'un fusil à répétition Lewis.



vices au pays et servent de nouveau sur mer ou dans l'administration navale. Les volontaires sont ceux qui s'enrôlent pour la durée des hostilités. Une fois la guerre finie, ils retournent à la vie civile à moins qu'ils ne préfèrent demeurer dans la marine permanente. En ce dernier cas, ils doivent prendre un nouvel engagement pour sept ans. Pendant la guerre, ces trois classes de marins servent tous indistinctement sous un même commandement et dépendent de l'une de nos deux bases navales situées à Halifax et à Esquimalt, C.-B. C'est de là et du ministère de la marine à Ottawa qu'ils reçoivent leurs ordres.

L'ENROLEMENT VOLONTAIRE

Depuis le commencement de la guerre, on ne peut s'enrôler dans la marine canadienne que pour la durée des hostilités et pour le service au Canada et outre-mer. Il ne peut être question de servir au pays seulement puisque nos navires sont souvent appelés à convoier des vaisseaux marchands jusqu'en Grande-Bretagne.

Les postulants se présentent aux quartiers divisionnaires de la R.C.N.V.R. (Réserve des volontaires de la marine royale canadienne). Dans tout le Canada, il y a dix-neuf quartiers divisionnaires de la R.C.N.V.R. dont trois dans la province de Québec, deux à Montréal et un à Québec.

Le postulant qui fait sa demande d'enrôlement peut ne pas être appelé immédiatement en service actif. Les cadres de la marine ne se remplissent pas, en effet, comme ceux de l'armée où il y a toujours de la place pour de nouveaux soldats. Dans la marine, il faut tant de marins pour tant de navires. Aussi, avant d'être appelé, il faut des fois attendre trois mois ou moins; quelques-uns peuvent être enrôlés et appelés en service actif le jour même.

Le postulant, en s'enrôlant, s'engage à suivre les cours qui sont donnés trois soirs par semaine aux quartiers divisionnaires de la R.C.N.V.R. et à partir en service actif dès qu'il sera appelé.

L'entraînement du soir est varié. Le volontaire apprendra d'abord les exercices militaires, le maniement du fusil. Quand il sera suffisamment rompu aux exercices de parade, il suivra des cours concernant les choses spéciales à la marine. Il apprendra à gouverner un vaisseau, les noeuds marins, la signalisation à l'aide de la T.S.F. ou des drapeaux. On lui indiquera quel-



● Les postulants sont payés pour faire de l'entraînement trois soirs par semaines. On voit ici le paie-maitre donnant sa solde à un matelot.

les sont les principales parties d'un navire. Enfin, on lui donnera, autant que possible, un bagage suffisant de connaissances en sorte qu'il pourra déjà servir avec efficacité quand il arrivera aux écoles d'Esquimalt ou de Halifax pour perfectionner son apprentissage.

Des cours plus avancés sont donnés aux élèves-officiers.

LE FRANCAIS

Nous avons dit plus haut que beaucoup de Canadiens français qui penchent plutôt pour la marine, s'engagent de préférence dans l'armée, c'est qu'ils y trouvent des régiments exclusivement canadiens-français tels que le Royal 22^e, les Voltigeurs, etc. Le soldat de langue française se trouvera toujours parmi les "siens", que son régiment soit envoyé en Angleterre ou en quelque autre pays étranger. Mais dans la marine, l'atmosphère est anglaise et, aujourd'hui, il faut savoir au moins un peu d'anglais pour pouvoir se débrouiller un peu à bord d'un navire de guerre canadien. La raison, c'est que nous sommes inférieurement représentés dans le service naval ca-

nadien. De plus, nos alliés sont de langue anglaise et, dans la lutte que nous

livrons à l'ennemi, la marine canadienne est en collaboration étroite avec la marine anglaise. Comme le rôle joué par un marin est plus individualiste que celui joué par un soldat dans un corps d'armée, la connaissance de l'anglais, même rudimentaire, lui est indispensable. Tous les ordres sont en effet donnés en langue anglaise et on ne conçoit pas qu'ils puissent être donnés dans les deux langues. Il y aurait manque d'uniformité et, de là, manque d'efficacité. Conséquemment, pour les fins de guerre, dans la marine canadienne, il faut savoir un peu d'anglais; on peut ajouter, pour progresser en grades, il faut posséder l'anglais d'une façon plus que suffisante.

Est-ce à dire que la carrière de marin est fermée à tout Canadien français qui ne sait pas parler anglais? Aucuns. Aux quartiers divisionnaires de Québec et de Montréal, il y a des professeurs qui, enseignent gratuitement l'anglais à ceux qui en ont besoin. Conséquemment, il n'y a aucune raison de nous éloigner de la marine à cause de notre langue. Au contraire, plus nous y serons nombreux, moins la connaissance de l'anglais y sera tellement indispensable.

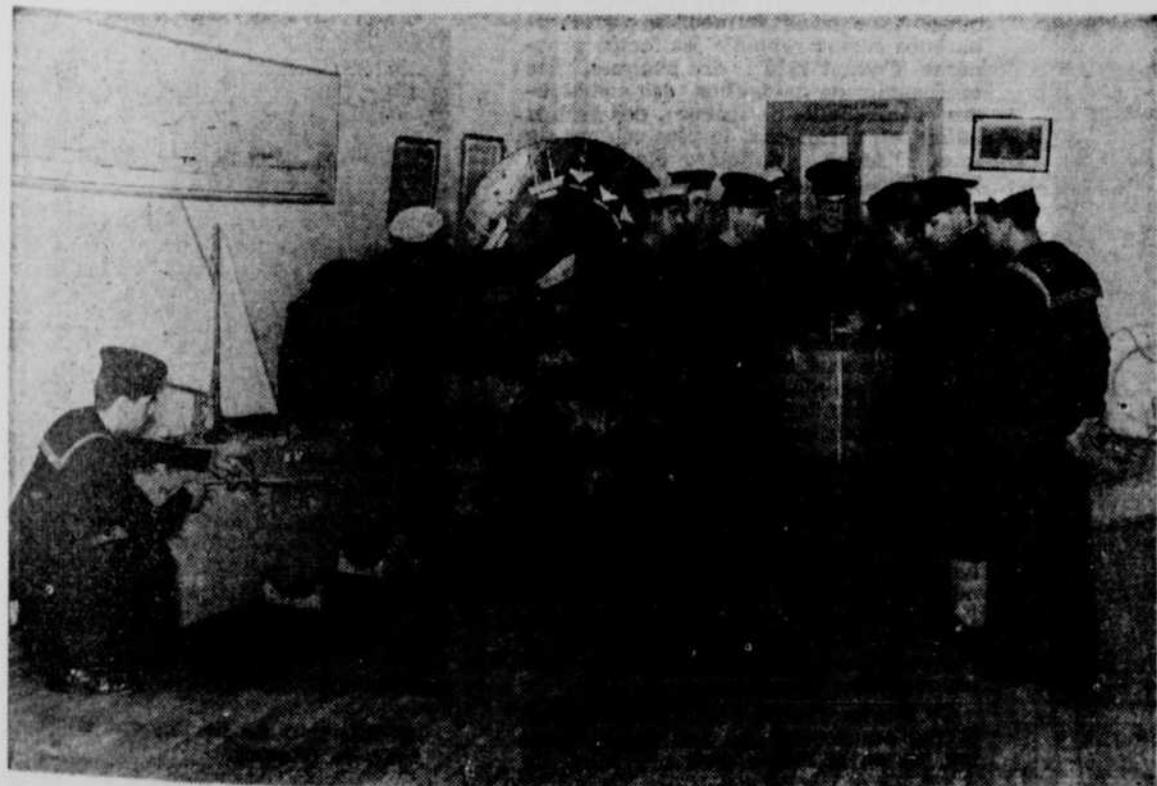
A Montréal, il y a une division de la R.C.N.V.R. exclusivement canadienne-française. C'est la division Jacques Cartier commandée par des officiers de langue française. Il y a bien aussi des navires commandés par des Canadiens français mais il n'en s'en trouve encore aucun dont l'équipage soit to-



● Le marin salue toujours de la main droite avec la paume de la main dirigée vers le pont. S'il a les mains sales, ce qui arrive souvent à bord d'un navire, cela n'y paraît pas quand il salue un officier.



● Comment charger à la baïonnette et comment se servir d'un masque à gaz? Voilà ce qui est démontré aux marins des quartiers généraux de la R. C. N. V. R.



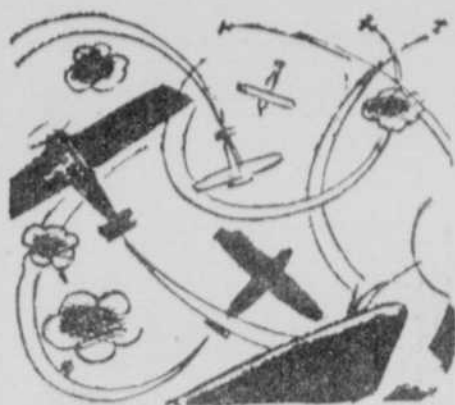
● Avec des portions d'un navire de guerre miniature, les postulants peuvent apprendre comment fonctionnent le système d'ancrage ou les noms des autres parties d'un vaisseau.

talement de langue française comme il peut y avoir, dans l'armée, des régiments exclusivement canadiens-français et comme il y aura peut-être dans l'aviation, si une division aérienne canadienne est formée outre-mer, une ou plusieurs escadrilles canadiennes-françaises.

Si c'est à cela que nous aspirons, avoir des navires de guerre commandés et manœuvrés par les nôtres, à nous de servir plus nombreux dans la marine de guerre canadienne afin que nous ayons des spécialistes dans toutes les branches d'équipage.

Nous n'avons pas cédé le pas à nos compatriotes de langue anglaise dans les services militaires et de l'air et il n'y a aucune raison que nous ne nous distinguions pas dans le service naval. C'est une belle carrière et pleine d'avenir aujourd'hui.

Jacques TREPANIER



BERLIN

CAPITALE BOMBARDEE



Au voyageur qui, va, disons de Paris à Berlin, en avion, cette dernière ville lui semble une étrange capitale, d'un modernisme agressif, surgissant dans un paysage austère d'ancienne glaciation. Au temps où l'homme commençait à apparaître sur la terre, toute cette Allemagne du Nord était recouverte par une énorme carapace de glaces venue de Scandinavie. En se retirant, les glaçons ont abandonné des boues, des cailloux, des blocs de granit à demi enfoncés dans le sol friable. Au soleil couchant, Berlin surgissait tout d'un coup dans un paysage d'une immensité morne. Du sable à l'infini, des forêts de pins où s'accrochaient les bruyards précoces, des eaux hésitantes perdues dans des chapelets de lacs aux contours indécis. Une colline : c'est Sans-Souci, le petit château de Frédéric II, les treilles en terrasses, un grand escalier, un parc. Puis, tout de suite, Berlin. L'avion passe au-dessus d'un faubourg industriel : la Siemensstadt, la ville de Siemens, siège de l'industrie électrique. On la dirait taillée en pleine forêt : blocs de briques aux mille fenêtres, dédale de canaux, port spécial encombré de péniches, dépôts de matériel, fonderies, centrale thermique, une cheminée babylonienne semblable à une tour de château-fort. Deux minutes encore. L'avion s'incline. Le paysage semble basculer, se redresse, s'incline de nouveau, se rapproche. On atterrit à Tempelhof, l'ancien champ de manoeuvres d'avant 1914, où Guillaume II passait en revue la garde impériale ; aujourd'hui, c'est le port aérien de la capitale, tout contre la ville. Un taxi vert, un de ces petits taxis qui, depuis vingt ans, méprisent l'aérodynamisme et, en dix minutes, on est à l'hôtel.

UNE VILLE NEUVE

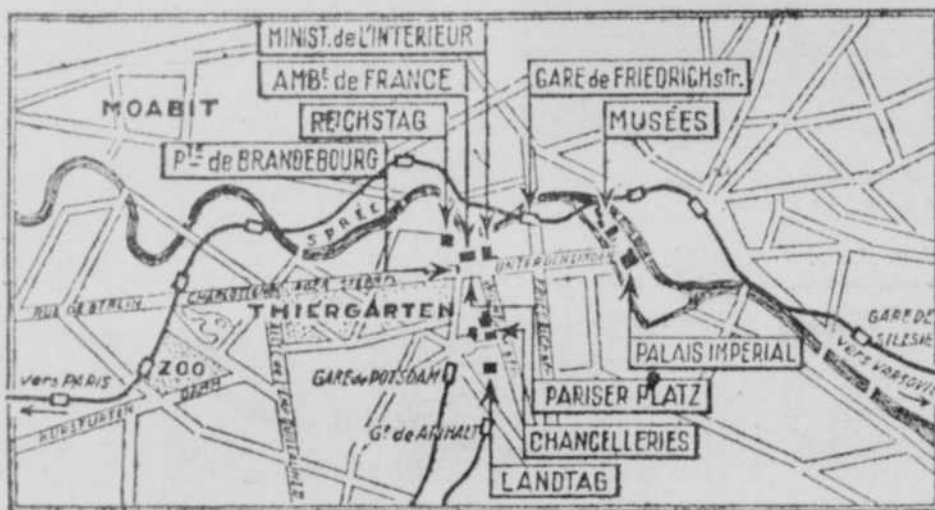
Berlin a sa rivière, la Spree, lente et verte, que des canaux relient à tous les fleuves d'Allemagne. Elle se traîne, d'un mouvement endormi, entre ses quais où personne ne flâne. Pourtant, comme Paris, Berlin naquit dans une île. Au treizième siècle, ce n'était encore qu'une bourgade de pêcheurs fondée en pays slave par des marins venus de Brandebourg. Aujourd'hui, dans l'île de la Spree, à l'emplacement des archaïques cabanes, se dresse le palais impérial, grande bâtisse assez majestueuse, vaguement hollandaise d'un côté et de l'autre sévèrement classique. Sur la rivière

subsiste une tour à clocheton coiffée de cuivre, comme on en voit à Amsterdam ; sur la place et sur la rue des façades régulières, de noble apparence, avec colonnes colossales et toits en terrasse. C'est qu'à Berlin tout est neuf. Les siècles antérieurs au dix-septième n'ont rien laissé : la ville est neuve, les plus beaux monuments datent du dix-huitième : le palais, l'arsenal, la bibliothèque, la cathédrale catholique, dédiée à sainte Hedwidge, le petit château de Mont-Bijou, rempli de porcelaines et de chineries, quelques hôtels particuliers, c'est tout.

Berlin a grandi avec la Prusse et avec l'Allemagne. En 1786, à la mort de Frédéric, la capitale des Hohenzollern

vriers ; Berlin fabrique des automobiles, des tracteurs, des locomotives, des turbines, des pompes, des câbles, des transformateurs... Une énorme population ouvrière s'entasse dans les quartiers de l'Est et du Nord. Au temps de la République, les émeutes y étaient fréquentes.

La voie ferrée traverse Berlin de part en part, non pas souterrainement, mais en viaduc. Les trains de Varsovie s'y attardent une heure puis repartent sans que le voyageur ait quitté son wagon. Le Nord-Express s'arrête à la gare de Frédéric et le voyageur, à sa descente de train, se trouvait jeté dans la rue Frédéric,



LE CENTRE DE BERLIN

comptait tout juste cent mille âmes, cinq fois moins que le Paris de Louis XVI. En 1865, elle avait cinq cent mille habitants. Elle en a aujourd'hui, avec les faubourgs satellites qu'elle a absorbés, plus de quatre millions. Le grand Berlin mesure quinze kilomètres d'Est en Ouest et dix-huit du Nord au Sud. Ce n'est pas seulement une ville de gouvernement, de banque et de commerce. C'est une grande place industrielle et les usines l'enveloppent d'une ceinture continue, sauf au Sud-Ouest où les quartiers de résidence accolés à la forêt de Spandau se défendent encore. A elle seule, l'électro-chimie emploie, en temps de paix, cent quatre-vingt mille ou-

déric, la Friedrichstrasse, la plus animée, la plus bruyante et la plus commerçante de toutes. Quelques centaines de mètres dans le tohu-bohu et on se trouvait Unter den Linden, sous les tilleuls. Ne vous attendez pas à de somptueuses frondaisons, ni à d'épais ombrages. Les tilleuls ont été replantés voici quelques années et les arbres sont encore petits. Mais l'avenue est large, avec un vaste trottoir au milieu de la chaussée. C'est la grande artère de Berlin. Elle conduit du palais impérial à l'Est jusqu'au Bois — le Tiergarten, à l'Ouest. C'est là où de tout temps se sont déroulées les pompes et les fastes du régime. Alors, elle se hérissait d'oriflammes, de trophées, de guirlandes, d'arcs de triomphe. A l'ordinaire, elle ressemble au boulevard Malesherbes, ou bien au nouveau boulevard Haussmann, avec quelque chose de plus distingué, de plus correct sinon de plus raide. De chaque côté, de grands immeubles dont l'apparence cossue rappelle les temps prospères d'avant 1914 : des banques, des compagnies de navigation, des ambassades (l'ambassade de Russie), des grands hôtels, et, parmi eux, le plus célèbre de tous, l'Adlon, potinière éternelle du Tout-Berlin, des restaurants, quelques cafés, des agences de voyage, des magasins de luxe. Tout au bout, on arrive à la place de Paris, le Pariser Platz, de forme carrée, où se trouve l'ambassade de France et la fameuse porte de Brandebourg, arc triomphal qui rappelle, en plus massif, l'arc de triomphe du Carrousel. Puis ce sont les arbres du Tiergarten, les allées peuplées de statues représentant des grands guerriers allemands ; à droite le Reichstag, immense entassement de pierres surmonté d'une colossale coupole ; à gauche la Wilhelmstrasse, la rue Guillaume, où se trouvent l'ambassade d'Angleterre, l'ambassade des Etats-Unis et presque tous les ministères : ministère des Affaires étrangères, ministère des Finances, ministère de la Propagande, ministère de l'Economie, ministère de l'Aviation, le palais de la chancellerie, résidence du Führer avec les nouveaux bureaux.

Ce Berlin, c'est le Berlin de Bismarck et des empereurs. Au sud du Tiergarten, un autre Berlin était né, celui de

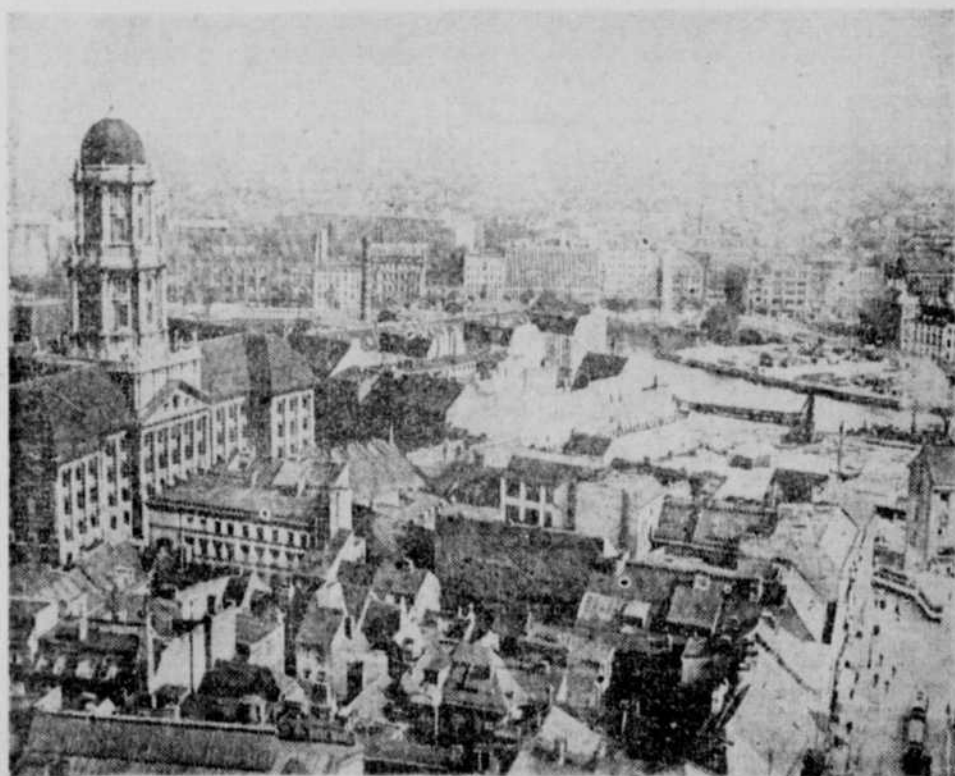
l'inflation de la République et des juifs. Un Berlin ardent, bruyant, mouvant, agité, bavard, dont le Kurfürstendamm, la Chaussée de l'Electeur, était la grande artère. Terrasses, cafés, cinémas, théâtre, boîtes de nuit, magasins de luxe se bousculaient au long des trottoirs que fleurissaient de petits parterres illuminés le soir et que parcourait jour et nuit une foule pressée de crier, de jouer et de dépenser. Par quel paradoxe la Lutherstrasse, qui n'aurait dû évoquer que des idées de mortification, est-elle devenue la citadelle des dancings, dancings colossaux où tournoyaient des milliers de couples plus ou moins travestis ? Ces temps ne sont plus. La décence règne. Les juifs ont émigré ou se cachent.

Il reste le jardin zoologique, un des plus beaux du monde, où les animaux sont à l'aise, séparés par de vastes pelouses, de grands arbres et des massifs. On y déjeune et on y dîne, à deux pas de l'éléphant blanc, tandis qu'une musique militaire joue au bord du petit lac.

Ces orchestres militaires ! Il y en a partout, car les cafés riches peuvent les louer comme on loue à Paris les gardes républicains pour les grands mariages. Voici Kroll : une vaste piste en plein air et trois restaurants étagés. Le maître d'hôtel se précipite apportant dans le seau d'argent la boisson grise des soirs de fête, la Bowle, vin du Rhin et champagne (qu'on appelle du Sekt et qui n'est sans doute qu'un mousseux local), avec des pêches toutes rondes et soigneusement pelées. On danse. L'orchestre — trente musiciens — s'évertue sur la scène. La valse s'arrête, la scène tourne faisant apparaître un orchestre militaire, celui des milices noires ou celui du régiment Hermann-Goering. Messieurs et dames se figent bien sagement à leur place. Un coup de baguette. Une marche militaire. On applaudit, la scène tourne ramenant les flonflons pacifiques. Les couples se reforment. Puis, de nouveau, chacun s'assied et les cuivres éclatent.

Berlin ! Etrange ville. Peut-on l'aimer ? Peut-on s'y faire ? Elle est si neuve, si dure, si impersonnelle, sans le charme de Dresde et des cités du Sud. L'hiver y vient vite, aigre et venteux. Plaisirs d'autrefois. Plaisirs de la paix. Aujourd'hui Berlin s'enveloppe dans l'obscurité des alertes. Le canon gronde. Des bombes sont tombées à chaque bout de la Wilhelmstrasse. C'est la guerre.

RAC.



● Vue aérienne d'une partie de la capitale allemande qui a été maintes fois bombardée par les aviateurs anglais. — (Acme).



● Un coin de Berlin, vue d'une tour. — (Acme).

TERRY

MILTON
CANIFF

Nous allons attaquer
un centre d'approvi-
sionnement des enva-
hisseurs! C'est une
bonne idée!

Nous attaquerons—oui!
Mais qui a aidé au chef
à préparer les plans de
l'attaque?... Ces nou-
veaux venus! Avons-
nous besoin d'eux?

Mais, l'un d'eux est
le célèbre Wing, qui
vole plus vite que
les oiseaux... Un
autre est le petit
vieillard qui est en
réalité le sinistre
Tigre Bleu! Il y a
aussi Hu Shée, dis-
ciple de la fameu-
se Femme Dragon!

C'est ce QU'ILS disent!
Nous nous tirons d'affai-
re avant leur arrivée... Et
il y a ce petit blanc qui
mange notre nourriture
mais ne fait rien pour
nous aider!

Assez, Yang! Il
ne faut pas par-
ler comme ça!

Tang dira ce qu'il
a à dire! Cela ne me
surprendrait pas si
l'inutile Terry nous
vendait un jour aux
envahisseurs!

Est-ce que j'ai
bien compris le
sens des paroles
qui viennent d'être
prononcées?

C'est
Wing!

Oui, c'est Wing!..
Et je viens d'en-
tendre les paro-
les du soldat
Tang au sujet de
Terry Lec—qui
est mon ami!

Je n'ai pas con-
fiance en cet é-
tranger... Notre
armée est une
armée où tout
le monde a le
droit de dire ce
qu'il pense!

Tu peux penser ce que
tu voudras, mais si tu
parles j'ai le droit de
te répondre! Désires-
tu régler ce petit dif-
férent sans plus tar-
der?

Tang ne s'a-
baïsserait pas à
combattre un
homme qui n'a
qu'un seul bras
valable!

Peut-être, mais ta
vue et faible et ça
équilibre la situa-
tion!



Dis ce que
tu dois dire!



JE SUIS UN IM-
BECILE — UN
IMBECILE!



NOS Forces NATIONALES

LES CAUSERIES RADIOPHONIQUES
DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

"La coopération et la paix", voilà le sujet traité, samedi soir, 1er février, au poste CHRC, par M. Jean Marchand, étudiant en Sciences sociales, sous les auspices de la Société St-Jean-Baptiste de Québec.

"Il peut paraître saugrenu et inopportun, dit-il, de parler de paix alors que le monde subit le plus terrible massacre de son histoire. Mais, si aujourd'hui la loi de la jungle a été proclamée à peu près sur tous les points du globe, si l'instinct de barbarie se dévoile plus brutal que jamais, si le spectre de la misère et de la mort épouvante les peuples désespérés, c'est précisément parce qu'on n'a pas assez parlé de la paix; c'est que tous les efforts déployés antérieurement pour son maintien se sont avérés inefficaces et incomplets. Il faut donc rechercher les erreurs commises et dresser de nouveaux plans. Et cette oeuvre est d'éternelle actualité car son importance est vitale pour la civilisation. La paix supprimée, aucun développement économique et social est possible.

"Quelles sont les causes de la guerre? Quelle est la nature de la coopération et quels remèdes se propose-t-elle d'apporter à la situation actuelle?"

Il ne s'agit pas de chercher, à l'intérieur de la vie économique, toutes les causes de la guerre. Une saine organisation de l'économie ne saurait être une panacée à tous les désordres internationaux. L'organisation politique et juridique de la paix reste essentielle. La paix exige des conditions morales et juridiques. Et le maintien de telles ou telles injustices, d'ordre territorial, politique ou autre, contenues dans les traités de paix, reste une cause de conflits armés.

Cette sécurité politique et juridique ne saurait suffire à assurer la paix. Il faut atteindre jusqu'aux raisons profondes de la guerre et les supprimer. Il y a de nombreuses causes économiques de guerre: les questions de matières premières, d'écoulement des produits, etc. Les essais de solutions à ces problèmes ont causé bien des conflits armés.

On doit attribuer au capitalisme vicié tous ces maux économiques, le régime actuel étant né de la concurrence et vivant d'elle, soit de la guerre économique. Il a détourné l'économie de sa vraie fin, la satisfaction des besoins humains, en lui assignant le profit comme terme de son activité. On produit d'abord, on cherche ensuite à vendre: d'où surproduction, course aux marchés, impérialisme. Les intérêts particuliers s'opposent au bien commun, entourent chaque pays de barrières douanières qui l'étouffent, divisent les individus comme les nations.

Supprimer ce désordre, voilà ce que se propose la coopération, qui apporte paix, ordre et harmonie. Une de ses principales expressions: la coopérative, met en relief les principes de justice et de charité qu'elle renferme.

Tous les vices ingérants au capitalisme, la coopération les a éliminés. L'activité économique a repris sa vraie direction: la satisfaction des besoins humains. Elle a évité tout ce qui était susceptible de diviser les hommes: langue, race, religion et surtout politique. Elle organise des services sociaux pour ses membres. Elle est une école expérimentale de la solidarité.

La coopération doit aussi influencer l'économie internationale. Les sociétés coopératives sont unies en fédérations nationales qui ont créé l'alliance coopérative internationale. Une nouvelle étape s'offre alors à l'activité de la coopération: celle de produire elle-même, de passer du domaine commercial au domaine industriel. C'est ainsi qu'elle pourra servir de base à un règlement de la production.

Cette oeuvre a une puissante et sûre portée pacifiste. Parce qu'elle est profondément démocratique et égalitaire, parce qu'elle substitue la recherche du service à celle du profit, parce qu'elle réduit le capital habituellement autoritaire et tyrannique au rôle d'instrument, qu'elle redonne à l'individu, à l'homme, la maîtrise et la dignité perdues, les principes fondamentaux de la Coopération sont des principes de paix.

Les méthodes et l'esprit qui en découlent ne sont pas moins empreints du

par
JEAN MARCHAND

étudiant à l'Ecole
des Sciences sociales

plus sûr pacifisme. La coopération réalise effectivement l'association des hommes; elle ne reconnaît pas leurs différences, leurs oppositions, mais elle recherche, pour les grouper, les traits communs, les besoins similaires. Elle est à l'affût de tout ce qui unit; elle écarte tout ce qui divise. Elle n'excite pas au combat dans la rivalité, elle convie au travail en commun dans l'émulation. Elle fait également appel à l'esprit de solidarité et d'entraide des membres. Elle met en oeuvre des moyens collectifs, mais loin d'étouffer l'individu dans le groupement, elle exige son effort personnel comme une condition naturelle. Tendant enfin à accroître, par ses buts propres, le bien-être des hommes, à introduire et à fixer la justice dans toutes leurs relations, la coopération porte en elle-même les éléments les plus indispensables à constituer une base solide de paix. Son développement crée de milieux économiques et moraux de paix dans le milieu général de rivalité et de guerre.

La coopération implique en soi la paix, tant dans chacune de ses cellules initiales que dans ses institutions

fédérative, tant dans le cadre de chaque pays que dans le vaste champ de l'internationale des peuples.

Le conflit actuel, contrairement à celui de 1914, menace les intérêts vitaux du coopératisme européen. Déjà l'on songe à l'après-guerre. On souhaite de nouveau que la guerre ne se répète plus. Si la guerre actuelle est une guerre économique et si la répartition des richesses est le centre du problème, on devra envisager non seulement une paix militaire et politique, mais aussi une paix économique, sinon l'aventure se renouvellera.

Dans le désarroi du monde moderne, a-t-on dit, devant tant d'incertitudes et d'incertitudes, au milieu de tant de gens qui ne savent plus à quel saint se vouer, je songe à la situation morale de nos amis groupés autour de leurs humbles boutiques coopératives.

Et M. Marchand ajoute, en terminant: Je me dis que, si nombreux que puissent être les déshérités, parmi eux, ils (les coopérateurs) sont des privilégiés. Bienheureux donc les coopérateurs, parce qu'ils savent, eux, ce qu'ils veulent, parce qu'il y a pour eux un devoir clair, un plan de vie; parce qu'ils travaillent pour les autres, pour la masse immense des exploités, en travaillant pour eux-mêmes; parce que, en préparant l'ajustement de la production à la consommation, ils contribuent à faire reculer le désordre économique, générateur de haines, fauteur de guerres; parce qu'ils peuvent léguer à leurs enfants, en même temps que des exemples de probité commerciale, de vastes espoirs de régénération humaine.

LE MARI PARFAIT

A propos d'un référendum américain, une revue française (Le Foyer) avait demandé à ses lecteurs et amis, quelles étaient, à leur avis, les qualités du "mari parfait". Les dix points que voici sont sortis d'une masse énorme de réponses:

- 1.—Il est catholique convaincu;
- 2.—Il aime et désire des enfants;
- 3.—Il est affectueux et tendre;
- 4.—Il est travailleur;
- 5.—Il a un caractère gai;
- 6.—Il est sobre et ne fréquente pas les cafés;
- 7.—Il se plaît à son foyer, dans la compagnie de sa femme;
- 8.—Il est un vrai chef dans la famille... même un tantinet autoritaire;
- 9.—Il est franc et loyal;
- 10.—Il a une bonne santé... et un physique agréable (ce dernier point n'a pu être défini exactement... car "tous les goûts sont dans la nature").

La lithographie

Par Wendell Lawson, C.P.E.

Pour comprendre le principe fondamental de la lithographie il faut se rappeler le phénomène bien connu qui fait que l'eau et la graisse ne se mêlent pas mais qu'au contraire cette dernière adhère à une surface grasse.

Si donc on dessine avec une substance grasse sur une surface susceptible d'être humectée on aura fait le premier pas vers l'épreuve lithographique. Il reste à mouiller la surface entière, et à appliquer l'encre grasse qui n'adhérera qu'au dessin. En plaçant un papier et le pressant sur le dessin on obtiendra une épreuve lithographique.

Quoique depuis quelques années on emploie un métal à grain fin la pierre donne les meilleurs résultats en lithographie.

Le crayon gras est l'outil idéal pour dessiner une lithographie. Toutefois on peut appliquer le gras sous forme liquide avec la plume ou le pinceau. La surface de la pierre peut être polie bien lisse ou finie à grain par frottement glissant avec du sable et de l'eau.

La morsure est un stage de la lithographie qui ne change rien le principe de ce procédé mais donne de meilleurs résultats et un tirage plus fort. Quand le dessin est fait on étend sur la

pierre une solution de gomme arabique mêlée de quelques gouttes d'acide. Ce mordant, très faible nettoie la pierre de toute trace de gras qu'elle n'attirera plus et empêchera le dessin de s'étendre. A l'encontre des autres procédés ceci ne change pas le niveau de la surface de la pierre.

Cet énoncé ne donne évidemment qu'une faible idée du principe du procédé. On réalise donc qu'il faut à l'artiste l'aide de la mécanique, telle une presse, ainsi que beaucoup d'habileté et d'expérience pour réussir une bonne lithographie.

Le charme et la beauté d'une lithographie proviennent de la liberté d'un dessin fait directement et de la belle gamme de tons allant des gris argentés aux noirs profonds. La lithographie dans les arts graphiques ne se classe ni parmi les procédés intaglios comme l'eau-forte et ne s'apparente pas non plus aux impressions tirées d'un dessin en relief. La surface de la pierre et le dessin sont au même niveau. Ceci permet au lithographe de dessiner des lignes noires sur les blancs et avec autant de facilité de gratter des lignes blanches sur les parties noires.

Une technique aussi souple est impossible à l'eau-forte ou à la gravure sur bois.

Histoire de l'Eglise.

X

La révolution



385. — ELECTION PAPALE. — PIE VII

Une fois de plus, les combinaisons humaines firent une occasion pour la réalisation de la volonté de Dieu. En effet, au conclave, les cardinaux se trouvèrent partagés en deux partis égaux et l'empereur d'Autriche fit présenter l'exclusion contre les deux cardinaux qui avaient obtenu les plus nombreux suffrages. Le conclave se prolongea pendant cent quarante jours, quand soudain, sur la proposition du secrétaire, les cardinaux tombèrent tous d'accord pour choisir et proclamer pape le cardinal Chiaramonti. Elu à Venise, le pape voulut revenir à Rome, malgré le désir de l'empereur de voir le pape rester près de la cour impériale. Le ministre Ghislieri entraîna autant qu'il le put la marche du cortège pontifical, lorsque tout à coup arriva la nouvelle de la victoire de Marengo, et de l'occupation du nord de l'Italie par les Français. Ce nouvel état de choses décida l'Autriche à faire restitution des Etats pontificaux, tandis que le roi de Naples continua d'occuper Rome, Terracine et le royaume de Bénévent. Le nouveau pape, qui avait pris le nom de Pie VII, nomma le secrétaire Consalvi, cardinal, puis secrétaire d'Etat.



386. — REORGANISATION DE L'EGLISE EN FRANCE. — LE TE DEUM A LA CATHÉDRALE DE MILAN

La lutte entre l'Autriche et la France n'était pas à l'avantage de cette dernière. C'est pour rétablir la situation que le Premier Consul lança l'armée de Moreau contre Vienne elle-même, tandis que de sa personne il conduisait une forte armée en Italie. Une importante bataille s'engagea à Marengo le 14 juin 1800, et les Autrichiens y furent écrasés. Bonaparte, victorieux, fit une entrée triomphale à Milan, et, recevant les curés de la ville, il leur adressa un important discours dans le retentissement se ressentit fort en France et plus fort encore à Rome. Il y disait entre autres choses: "Vous êtes mes plus chers amis... Je veux que la religion chrétienne, catholique et romaine, soit conservée en son entier dans ces heureuses contrées... La France instruite par ses malheurs a ouvert enfin les yeux; elle a reconnu que la religion catholique était comme une ancre qui seule pouvait la fixer dans ses agitations et la sauver des efforts de la tempête... Quand je pourrai m'aboucher avec le nouveau pape, j'espère que j'aurai le bonheur de lever tous les obstacles qui pourraient s'opposer encore à l'entière réconciliation de la France avec le chef de l'Eglise."



Production de la maison G. MAËO
33, Boulevard St-Martin,
Paris.
Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

BOBY CHERCHE DES CIRCONSTANCES ATTENUANTES

Maman, entendant retentir un fracas: — Oh! Boby, je suis sûre que tu as cassé le sucrier?

Boby, avec franchise. — Oui, maman, mais je n'ai pas cassé le sucre.

CONTENTE DE SOI

— Je suis sage, maman?

— Très sage, ma chérie.

— Alors, tu m'aimes beaucoup?

— Mais oui.

— Heureusement, parce que si tu ne m'aimais pas, tu serais bien difficile.

Les seconds patrons
du Canada

NOTE: Vous tous qui attendez des renseignements au sujet de vos saints patrons, vous voudrez bien patienter encore quelque temps... En attendant, je vous conseille d'invoquer nos Saints Martyrs Canadiens.

Vous avez dû lire, chers lecteurs, la très intéressante étude parue dans notre journal ces jours derniers, au sujet des Saints Martyrs Canadiens, qui viennent d'être proclamés par Notre Saint Père le Pape Pie XII, seconds patrons du Canada. Je voudrais simplement aujourd'hui attirer votre attention sur les quelques passages suivants de l'article du R. P. Joseph-Papin Archambault, s.j. Après avoir parlé du culte qui leur est rendu, le R. V. Père continue: "Ces hommages, cependant, si essentiels soient-ils, ne suffisent pas. Il faut y joindre l'imitation. Les saints veulent être honorés surtout de cette manière. Aucune témoignage d'estime ne saurait leur être plus agréable."

"Tout chrétien, quelle que soit sa condition physique ou sociale, peut glaner dans l'histoire de nos saints Martyrs des exemples qui sont à sa portée des actions qu'il lui est possible d'imiter le long de sa vie de chaque jour. Et les temps se prêtent à cette imitation. Les mortifications que durent subir ces missionnaires français, séparés soudain de leurs proches, jetés en un monde inconnu, privés des commodités ordinaires de la vie, la guerre nous les impose, au moins en partie, à tous. Acceptons de bon cœur ces dures restrictions. Soumettons-nous même volontairement aux mortifications que nous recommandent le Pape et nos évêques. Quant aux vertus de conformité à la volonté divine, d'union à Dieu, elles sont plus que jamais d'actualité si nous voulons garder, en ces jours troublés, la paix intérieure."

"Reste la prière. Elle s'insère dans le culte dû à nos saints Patrons. Cette pratique les honore en même temps qu'elle sert nos intérêts."

"Que de tous nos foyers, que de toutes nos écoles, que de toutes nos églises, s'élèvent donc incessamment vers ces protecteurs attirés du Canada de pieuses et ardentes supplications. Nous ne saurions trouver un meilleur moyen de toucher le cœur de Dieu et d'apaiser sa juste colère."

"Rendre hommage à nos SS. Martyrs, les imiter, les prier, tout catholique canadien en comprend l'opportunité et s'en fera un devoir. Ce sera répondre

Italie et Egypte

L'histoire se répète écrit "Ric et Rac". On ne peut plus espérer voir quelque chose de vraiment nouveau. Vingt siècles après l'aventure d'Antoine et de Cléopâtre, les légions romaines ont pénétré en Egypte, et pour la seconde fois, l'Italie a songé à conquérir ce pays opulent et fertile qui garde le canal de Suez, la porte de l'Orient et la route des Indes. Tout recommence...

Après le meurtre de Jules César (15 mars 44 avant Jésus-Christ), Rome et son vaste empire furent gouvernés par le triumvirat des consuls: Antoine, Octave et Lépide, qui se partagèrent le monde latin, malgré l'opposition des purs républicains dont les chefs étaient Brutus, Cassius et Pompée.

Octave — le futur empereur Auguste — exerça la dictature sur les territoires d'Europe, Lépide sur les provinces africaines et Antoine, sur l'Orient. Ce dernier choisit pour résidence Alexandrie où, quoique déjà marié à la sœur d'Octave, il épousa bientôt la belle Cléopâtre, reine d'Egypte, dont les charmes l'avaient positivement ensorcelé. Avec elle il mena, dans le tourbillon des folles orgies, ce qu'il appelait cyniquement "la vie inimitable". Elle avait aboli en lui volonté, conscience, honneur, et il n'était

plus que l'humble jouet de ses caprices...

— Je t'emmènerai à Rome, lui disait-il, tu monteras au Capitole sur le char du Triomphe; tu seras l'impériale souveraine du peuple romain!

Cependant, jugeant qu'il fallait à tout prix mettre un terme à ce honteux scandale qui lésait intolérablement le prestige de l'Etat, les Comices, réunis par Octave, n'hésitèrent pas à prononcer la déchéance du coupable. Puis la guerre fut déclarée, non pas à Antoine, mais à Cléopâtre, parce que sa prétention à devenir impératrice de Rome était considérée comme une insulte et un casus belli.

Ce fut Octave qui, à la tête de 80,000 légionnaires, se chargea d'aller punir cette dangereuse sirène, que défendait Antoine avec 112,000 hommes et 500 vaisseaux, vaincu près du promontoire d'Actium en Epire, le 4 septembre 31 avant J.-C., et apprenant que Cléopâtre en fuite s'était suicidée — c'était d'ailleurs une fausse nouvelle — Antoine se perça de son glaive. Son armée capitula. Pour ne pas être enchaînée vivante au char du vainqueur, Cléopâtre, à son tour, se fit mordre par un aspic, et c'est ainsi que l'Egypte, conquise par Octave, tomba il y a 1770 ans sous la domination romaine.

Le "trésor" de M. Briand

Disparu de la scène politique, M. André Tardieu, dont l'état de santé est toujours inquiétant, a jadis raconté l'histoire suivante, qui se passe de commentaires.

Un jour de 1931, il déjeunait au Quai d'Orsay avec M. Aristide Briand, alors ministre des Affaires étrangères, qui lui dit entre la poire et le fromage:

— Tôt ou tard vous me succéderez ici, et à ce propos j'ai une recommandation à vous faire. Depuis bientôt six ans, afin d'avoir une réserve en cas de guerre, j'ai économisé, mois par mois, sur le budget des "fonds spéciaux", un petit magot d'une vingtaine de millions. Quand ce ministère deviendra le vôtre, je vous supplie de ne pas gaspiller ces millions. On en aura besoin.

à la pensée du Souverain Pontife qui a bien voulu à la demande de l'épiscopat et de nombreux fidèles les proclamer seconds patrons du Canada."

On n'aurait pas pu mieux dire.

Oncle ARTHUR.

Histoire de

205 • Paul Lehugeur •

LE CONSULAT

Les Tuileries en 1800 (d'après une gravure de l'époque).

La France, avide d'ordre, accueillit avec joie le coup d'Etat du 18 brumaire. Les royalistes se persuadèrent que Bonaparte allait rétablir la monarchie absolue et l'ancien régime; la masse du peuple, désenchantée de son premier enthousiasme, lui fut reconnaissante de ramener la paix publique. "Qu'il n'y ait plus, disait-il habilement, ni jacobins, ni modérés, ni royalistes; qu'il n'y ait plus maintenant que des Français." Toute la partie belliqueuse de la nation se réjouissait de marcher sous les ordres d'un général invincible; ses soldats étaient fiers de sa fortune; enfin les bourgeois paillards et les commerçants le bénissaient d'avoir rendu à Paris sa sécurité, son mouvement et son luxe. La France était complice de Bonaparte.



Dimanche, 9 février 1941

SOURIEZ

MARIUS.....

Ceci se passait il y a quelques années, lorsque notre ami Marius était à Balé. Il y avait rencontré un Américain qui était venu noyer quelques chagrins intimes dans l'exotisme et l'alcool. Etant allé rendre visite à son nouvel ami, Marius le trouve endormi et couvert de moustiques.

— Comment, demanda Marius au domestique indigène, ton maître peut-il dormir ainsi couvert de moustiques?

— Oh! répondit le Polynésien, pendant la première moitié du somme, le maître est tellement saoul qu'il ne remarque pas les moustiques. Et, pendant la seconde moitié, les moustiques sont tellement saouls qu'ils ne font plus attention à lui!

UNE PREUVE

— Tu joues de la trompette, Louissette; ce n'est pas un jeu de petite fille.

— Ma tante, c'est pour te montrer comme les garçons sont vilains quand ils font du tapage.

LE SINGULIER MOTIF

— Lili, dans votre page d'écriture, vous n'avez pas mis un seul point sur les L.

— Mademoiselle, je n'avais pas assez d'encre.

ENEZ TOUS

à Moï

POUR LES PETITS
ET LES GRANDS

PRIE LE ST-ESPRIT

"L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné" (Saint Paul). Donné par qui? Par le Père d'abord, puisque l'Eglise l'appelle le "Don du Père"; par Jésus ensuite qui nous l'a envoyé du ciel. "Je vous enverrai le Saint-Esprit", promettait-il à ses apôtres en montrant le ciel, et quand ils eurent "beaucoup prié" au Cénacle pendant dix jours — car il faut toujours prier pour obtenir le Saint-Esprit — il le leur envoya "le jour de la Pentecôte".

Et il continue à l'envoyer à toute son Eglise. Comment? "Par le baptême", d'abord, qui nous fait les enfants de Dieu. "Par la Confirmation" ensuite qui nous fait ses soldats: sacrement précieux qu'on ne reçoit qu'une fois parce qu'il donne, en une seule fois, toutes les grâces nécessaires pour devenir un parfait chrétien avec ses "sept dons" magnifiques! Oh! comme il faut prier pour les enfants qui vont recevoir ce sacrement béni! On ne s'y prépare pas toujours comme il faudrait; alors le Saint-Esprit n'apporte pas à l'âme toutes les grâces qu'il lui réservait... si elle avait bien prié!

Enfin chaque Pentecôte est un nouveau débordement de grâces sur toutes les âmes qui se sont préparées à sa venue. Mais la Pentecôte n'arrive "qu'une fois l'an", le baptême et la confirmation "une fois dans la vie". Il doit y avoir d'autres moyens de recevoir les grâces du Saint-Esprit? — Bien sûr: ces moyens sont "la prière, les sacrements, la fidélité à la grâce".

La PRIERE d'abord. Si tu ne pries pas le Saint-Esprit, si tu ne l'invoques pas souvent, si tu n'as pas pour lui une dévotion vive et tendre, tant pis pour toi car tu n'auras pas ses grâces! C'est lui, en effet qui les donne: Jésus les a méritées par sa Passion et sa mort, mais il lui laisse son Saint-Esprit les appliquer à nos âmes. C'est, du reste, une ingratitude inouïe de ne pas penser à lui et de ne pas le prier, car il est "la vie de notre âme". Tu ne vois pas ton sang couler dans tes veines, pourtant s'il s'arrêtait, tu mourrais! "Le sang c'est la vie", dit la Sainte Ecriture. Eh, bien, le sang de notre âme c'est-à-dire sa vie, c'est le Saint-Esprit. Dès qu'il la quitte, chassé par le péché mortel, l'âme est morte! Sans la grâce — qui est la présence du Saint-Esprit en nous — elle n'est plus qu'un cadavre d'âme!

CHEZ L'HORTICULTEUR

Mado, à sa petite soeur. — Ne t'approche pas de ces pots, tu saliras ta robe; le monsieur a dit que c'étaient des plantes grasses.

Le savez-vous...?

On trouvera les réponses
en page 8

1.—Qu'entendez-vous par traditions?

2.—Combien y a-t-il de mots dans la langue française?

3.—Comment personifie-t-on l'HYDROGRAPHIE?

4.—D'où vient le nom "crotale", donné aux serpents à sonnettes?

5.—Dans quel pays trouve-t-on des "avertisseurs de vie et de mort"?

6.—Que savez-vous des "écritures minuscules"?

Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1.—Les traditions sont les coutumes conservées par nos ancêtres. On peut les définir ainsi : les mœurs saines et fortes qui ont fait de notre petit peuple, la belle nation canadienne-française.

2.—On est peu d'accord sur le nombre de mots de la langue française. Ce nombre varie suivant qu'on y comprend ou non certains termes spéciaux de science ou d'industrie, et d'autres termes employés seulement dans quelques contrées ou par certaines catégories de personnes, soldats, marins, etc. Le dictionnaire de l'Académie en donne quelque 30,000.

3.—On représente l'"hydrographie" sous la figure d'une femme dont la draperie est de la couleur des eaux. Au-dessus de sa tête est l'étoile polaire ; elle tient une boussole, une carte marine, un compas, et regarde dans l'éloignement un navire qui vogue à pleines voiles.

4.—Le nom de "crotale", donné aux serpents à sonnettes, était celui d'un instrument de musique des anciens, composé de deux lames d'étain qui s'entrechoquaient à la manière des castagnettes. Il vient d'un mot grec signifiant "faire du bruit", et on l'a donné au serpent à sonnettes à cause du bruit que font, pendant ses mouvements, les cornets emboîtés les uns dans les autres qu'il porte au bout de la queue.

5.—Des avertisseurs d'un nouveau genre et, pour le moins, inattendu ont été installés, il y a quelques temps, en Allemagne. Ils comportent une cloche de la vie et un cadran de la mort afin que tout Allemand connaisse le nombre exact des naissances et des décès de son pays.

Un bourdon sonnera un coup

toutes les cinq minutes. Dans l'intervalle, une clochette retentira autant de fois qu'il y aura d'enfants nés en Allemagne pendant ce laps de temps.

Enfin, un sablier indiquera aux passants et aux curieux de ce genre de statistique morbide, combien d'Allemands sont descendus au tombeau. En effet il a été enregistré une moyenne de neuf naissances et de sept morts en l'espace de cinq minutes, à travers l'Allemagne.

6.—Que faut-il admirer le plus de l'acuité visuelle ou de la constance des champions de l'écriture minuscule ? Bien des records ont été battus dans la lutte que se livrent les spécialistes de ces travaux, avides de remplir la plus petite surface possible avec le plus de mots.

Un M. G. Poulard réussit à couvrir, à l'aide de sa seule plume métallique et sans le secours du moindre instrument d'optique, une surface de 2,52 centimètres carrés, de 1,056 mots ou 2,585 lettres. Il écrivit également, et en spirale encore, 571 mots, soit 2,583 lettres, sur une feuille ronde de 1,76715 centimètre carré. Enfin, sur deux surfaces rectangulaires, chacune de 1,35 centimètre carré, il rédigea, sur l'une, les sept couplets et le refrain de la *Marseillaise*, et, sur l'autre, l'hymne impérial russe avec la musique et les paroles en français et en russe.

Jadis, M. Kerchenblat avait réussi à faire tenir l'histoire complète de Jeanne d'Arc au verso d'une carte postale, William Landauer, de Vienne, lui, y avait fait tenir 52,000 mots.

Enfin, tout récemment, un cultivateur autrichien, Franz Wielach, écrivit, en 130 heures, sur une carte postale ordinaire, tout le texte de l'Ancien Testament, soit envi-

ron 32,000 mots. Ecrit à l'œil nu, ce texte comporte des titres des chapitres à l'encre rouge.

Il est vrai que l'on parle souvent du Nouveau Testament écrit sur un grain de blé !...

A PROPOS DE TIMBRES

SLOVAQUIE

Un nouveau timbre de 10 couronnes (bleu-ardoise), portant un aigle et un avion, vient d'être émis ; un autre (5 h., bleu foncé) porte le portrait de Mgr Hlinka.

ROUMANIE

Les mots "Rome-Berlin" ont été imprimés sur le timbre semi-postal de 30 lei, portant surcharge de 7 l., timbre représentant Codreanu.

DANEMARK

Un timbre rouge, représentant une ancienne caravelle, d'une valeur de 20 ore, a remplacé le vieux timbre de la même valeur qui portait une surcharge de 15 ore.

Savez-vous que...?

En observant la succession des calendriers annuels, on peut constater que la même année revient exactement tous les vingt-huit ans. Avis aux collectionneurs économes... et patients !

Un nid de guêpes représente pour un observateur expérimenté une source d'émerveillements. En effet, ce n'est pas une paroi, mais trois et même quatre que possède le nid. Elles sont emboîtées les unes dans les autres et séparées par des couches d'air.

Il s'est passé une petite révolution vestimentaire chez nos marins. Leur col bleu a été réduit de largeur, mais sa carrure est plus large et la taille plus ajustée. On a également changé le pantalon et le béret dont les bords se relèvent d'eux-mêmes, désormais.

Petites notes

LES OISEAUX

se réfugient dans un parc

L'ouverture de la saison de chasse a provoqué dans le parc national de l'Île-du-Prince-Edouard une augmentation sensible du nombre des oiseaux, annonce le surintendant de ce parc. Bien que l'établissement du parc ne remonte qu'à trois ans, les oiseaux ont eu la sagesse de constater déjà qu'ils étaient à l'abri à l'intérieur de ses frontières et c'est par milliers que les oies, les canards noirs, et les sarcelles s'y réfugient. Ils profitent de la surveillance étroite que les gardiens font de toutes les étendues d'eau pour empêcher qu'on les chasse ou les moleste d'aucune façon.

La ruée des oiseaux aquatiques vers le parc démontre l'utilité des sanctuaires d'oiseaux : sans ces refuges, en effet, les oiseaux ne tarderaient pas à désertir complètement une région et à laisser les sportsmen à leur chasse infructueuse.

LE CAMPING

dans les parcs nationaux

Quelque 19,000 personnes se sont servi des terrains de campement des parcs nationaux de l'ouest du Canada durant le mois d'août, annonce le ministère fédéral des Mines et des Ressources, de qui relève l'administration des parcs nationaux du Canada. Le parc national de Banff a reçu 9,310 campeurs, dont 4,430 se sont enregistrés aux terrains du mont Tunnel et le reste, aux divers autres terrains du parc. Les terrains du parc national de Jasper ont re-

çu durant le même temps la visite de 3,356 amateurs de "camping". Les autres parcs nationaux dont les terrains sont les plus populaires sont ceux de Yoho, de Kootenay, des lacs Waterton, de Prince-Albert et du mont Riding.

LES TOURISTES

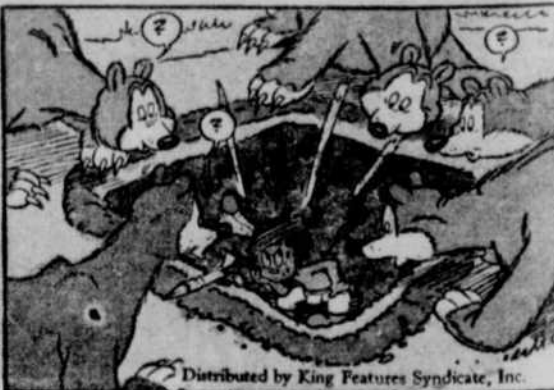
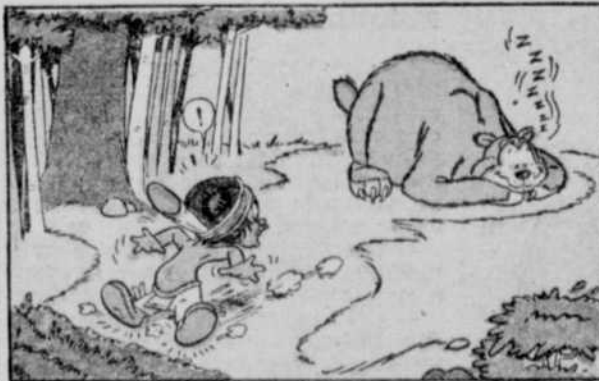
au Parc national du Mont Riding

Le nombre des touristes qui ont séjourné dans le parc national du mont Riding (Manitoba) durant la dernière saison a dépassé tous les précédents : du 1er avril au 31 octobre, 43,490 voitures contenant 163,230 voyageurs sont entrées dans le parc, tandis que durant la même période de l'an dernier les totaux avaient été de 36,024 voitures et de 129,846 voyageurs. Les statistiques des cinq dernières années indiquent que la popularité de ce genre de villégiature et de tourisme grandit sans cesse et qu'elle a augmenté de 70 pour cent depuis 1935. De sorte qu'après celui de Banff, c'est le parc national du mont Riding qui reçoit chaque année le plus de visiteurs.

Au nombre des plus enthousiastes sont les touristes américains ; on en a remarqué de la Californie, de la Floride, du Texas, de New-York, de l'Alabama, du Washington, du Massachusetts, de l'Oklahoma et de plusieurs autres États. Le parc n'est qu'à une centaine de milles de la frontière, et une grande route provinciale le relie aux grands réseaux routiers canadiens et américains.

Les enfants ont des joies immédies et des affections amères sur de très petits sujets.

La Bruyère.



Jeux d'esprit

DEVISE CÉLÈBRE

Quel est l'écrivain, victime de la Terreur, en France, qui avait pris pour devise une tortue ayant la tête hors de son écaille et atteinte d'une flèche, avec cette légende : "Heureuse si elle eût été entièrement cachée?"

CHARADE

Mon premier est une descente,
Mon second est une descente,
Et mon tout est une descente.

PHRASE POINTÉE

I. au. u. a. e. o. e. ou. ai. e
u. e. a. a. e. u. . o. o. u. e. ou.
u. i. e. u. a. a. e. ou. e. i. ai. e.
u. a. e. ou. e. e. e. u. u. ou. ou.
e. o. i. e.

LOSANGE

Consonne. — Un dieu. — Ville renommée pour ses vins. — Dans le canon. — Consonne.

METAGRAMME

Remplacer les mots en "noir" par des mots dont l'ensemble formera un métagramme :

Pierre mit dans la partie de sa voiture, une livre de poisson pour (le) général.

MOT DECROISSANT

Siège. — Prenom slave. — Fait en osier. — Dans l'armée. — Consonne.

LETTRES AJOUTÉES

En ajoutant une lettre à chacun des mots suivants, former autant d'autres mots. Les lettres ajoutées formeront le nom d'une préfecture de France : Mitre. — Miche. — Ailes. — Aine. — Tousse. — Nui.

TRIANGLE

Habite la maison. — Prenom féminin. — Temps d'un verbe. — Ce qui est un archipel. — Fleur. — La queue de la poêle. — Voyelle.

VERS A RECONSTRUIRE

Le gazon court, le carnaval s'en va, déjà les coteaux sur le flanc des roses vont éclore. La saison folâtre voltige encore, cependant et rit du plaisir sous les grelots légers, pendant le printemps soulevant les voiles de l'inquiet horizon, paraît à l'aurore.

QUESTION HISTORIQUE

Quel est l'homme d'Etat qui a prononcé ces paroles et de qui voulait-il parler : "Je ne connais aucun ministre en Europe, capable de faire la barbe à ce capucin, quoi qu'il y ait belle prise?"

ENIGME

Ma mer n'eut jamais d'eau, mes [champs sont infertiles. Je n'ai point de maison, et j'ai de [grandes villes, Je réduis en un point mille ouvra- [ges divers, Je ne suis presque rien, et je suis [l'univers.

PROBLEME ALPHABETIQUE

Trouver un proverbe bien connu (quatre mots) en enlevant une lettre à chacun des noms suivants : Quimperlé. — Fontainebleau. — Compiègne. — Boulogne. — Pontarlier. — Coutances. — Epinal. — Charbourg. — Le Havre. — Montauban. — Castelnau-dary. — Mâcon. — Morlaix. — Châteaulin. — Marseille. — Beaucaire. — Moissac. — Saint-Malo.

LES ARABES

Deux Arabes allaient dîner : l'un avait 5 plats et l'autre 3 ; ces plats étaient de même valeur. Un troisième Arabe survient et leur propose de dîner avec eux, les plats étant mis en commun, et le nouveau venu promettant de payer sa part du dîner. Ce qu'il fit en donnant 8 deniers. Comment les deux autres se partageront-ils la somme ?

LES TONNEAUX

Trois hommes veulent se partager 21 tonneaux, dont sept sont pleins de vin, 7 vides et 7 à demi pleins de vin.

Comment peut se faire le partage afin que chacun des trois hommes ait un nombre égal de tonneaux et une quantité égale de vin ?

SOLUTION

des problèmes proposés le 2 février 1941

MOTS EN CARRE

CROIX
REINE
OISON
INOUI
XENIL

METAGRAMME

Ministre. — Sinistre.

LE JEU DES EQUATIONS

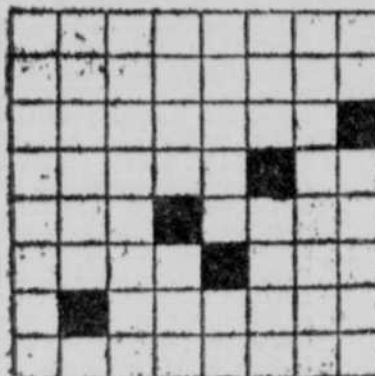
1. Pelote et belote. — 2. Tamise et Baïse. — 3. Nègre et ivrogne. — 4. Cils et civils.

DOUBLE ACROSTICHE

N a g E r
A b i m e
P o u p e
O r n e r
L i e r a
E r r e r
O p i u m
N a c r e

Mots croisés

Problème No 208 et solution du No 207



HORIZONTALEMENT

1. Celui des neutres ne les protège guère. — 2. Qualifie une rose sans épines. — 3. Intervalles musicaux. — 4. Souvent mêlée au coton. — Dans. — 5. Affluent du Danube. — A trois. — 6. Préfixe marquant la moitié, le milieu. — Genre d'un prophète. — 7. Marquent la fin du sommeil. — 8. Solitaire, abandonnée.

ANAGRAMME

Avaler. — Relava.

REBUS GRAPHIQUE

Entre le vice et la vertu lomé long as D six D. Il passe sous van entre 2 : —

Entre le vice et la vertu l'homme est long à se décider; il passe souvent entre eux deux.

LOGOGRIPE

Malin. — Main.

CALEMBOURS

1. Parce que ce veau broute l'herbette (l'air bête).

2. Parce que c'est la nuit que les poètes trouvent des "vers hui-sants".

VERTICALEMENT

1. Nom d'une dynastie de rois égyptiens. — 2. Mystérieuse opération d'alchimie. — 3. Que tu... couvrisses de vêtements. — 4. Ministre de la religion mahométane. — Ornement architectural rappelant la forme d'un œuf. — 5. Rivière du département des Côtes-du-Nord. — Obtenu. — 6. Général américain de la guerre de Sécession. — Ruban d'acier, très souvent parallèle à son semblable. — 7. Lichen qui donne une belle couleur tirant sur le violet. — 8. Négation. — La chercher... est le propre d'Adolf.



LOGOGRIPE

Lime. — Miel.

LES CHEVAUX

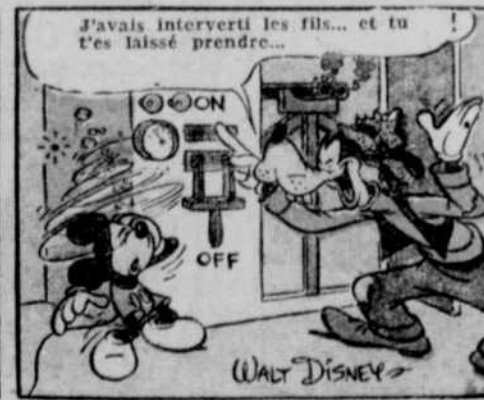
Alezan, aubère, bai, cap de more, gris, isabelle, louvet, pie, pommelé, rouan, truité, zain...

Pégasse, le cheval ailé du mont Parnasse.
Incitatus, le cheval de Caligula.
Bucéphale, le cheval d'Alexandre.
Rossinante, le cheval de Don Quichotte.

Destrier, palefroi, haquenée, roussin, genet, bidet...

LA SOURIS MIQUETTE

par WALT DISNEY



La signature

● DU CHRETIEN

(Suite)

On cite, entre mille autres, ce trait charmant du grand et spirituel pontife Pie IX. Un prêtre italien lui avait adressé une demande, signée **Don Périclès**. Pie IX retourna la pièce à son auteur, après avoir ajouté à ce nom de famille, de **Périclès**, les mots suivants : **Di cui vorrei conoscere il nome cristiano** (De qui je voudrais connaître le nom chrétien). Le postulateur s'empressa de recopier sa requête et de la signer chrétiennement : **Don Ambrosio Périclès**. Le bon Saint-Père, témoignant par un fin sourire sa joie d'avoir fait à l'un de ses fils une petite leçon qui, dans son désir, s'adressait à bien d'autres, surtout en France, signa aussitôt la supplique de **Don Ambrosio Périclès**.

"Ce fait intéressant a été raconté partout avec édification, nous disait un pieux prélat, Mgr Cocuret-Varin, évêque d'Agén, mais il y en a un autre, un peu semblable, beaucoup moins connu, et non moins concluant ; je vous en garantis l'authenticité et je vous engage à le publier dans votre édition suivante : puisse-t-il déterminer tous les fidèles à profiter de la leçon du Pape et à lui obéir en ne signant plus comme des païens ! Voici la courte histoire, que je tiens d'une source absolument sûre, presque d'un témoin oculaire et auriculaire :

"Pie IX achevait la lecture d'un mémoire qu'o navait soumis à Sa Sainteté, lorsqu'il se mit à faire à haute voix la réflexion suivante, avec l'air à la fois plein de bonté et de fine ironie qui lui était assez habituel : "Ce travail contient beaucoup de bonnes choses ; il est regrettable que, d'après la signature, son auteur ne soit pas baptisé ! Cependant, il faut bien qu'il ait été baptisé, puisqu'il est prêtre. Mais pourquoi donc, puisqu'il a le bonheur d'être chrétien, ne met-il pas son nom de baptême et signe-t-il comme un païen ?"

Après Pie IX, écoutons le cardinal Pitta, l'une des gloires de l'Eglise et de la France, comme savant témoin des traditions chrétiennes. Voici les lignes que nous envoyait un religieux distingué, telles qu'il les avait copiées lui-même sur l'autographe d'une réponse du grand cardinal au vénéré Mgr de Ségur, relativement à la sollicitation d'une faveur du Saint-Siège :

"Le nom de baptême du candidat manque. On ne cesse d'être étonné, ici, à Rome, que l'on oublie si aisément, en France, le nom chrétien. Les protestants d'Allemagne et d'Angleterre sont plus exacts observateurs de cette loi. En France, même des abbés signent nombre de suppliques sans qu'il soit possible de voir s'ils sont baptisés."

Aux paroles d'un grand Pape et d'un très érudit cardinal, ajoutons l'exemple d'un évêque à qui Pie IX témoigna souvent une très particulière affection. On sait avec quelle bonté Mgr Bertheaud, le savant et éloquent évêque de Tulle, exprimait sa tendresse pastorale aux enfants et à ses diocésains les plus humbles.

Il les accordait souvent par cette question familière : "Comment t'appelles-tu ?" Mais c'était pour corriger bien vite la réponse qu'on lui faisait ordinairement en un seul mot et pour ajouter cette leçon de catéchisme : "Dis-moi, si tu veux, ton nom de famille : réjouis-toi, mon petit, d'avoir d'honorables parents ; mais sois donc encore plus fier et plus heureux d'être un fils de DIEU, un frère de Jésus, un enfant de Marie, un dieu en fleur... Pense souvent à ton baptême, invoque souvent le grand saint dont tu as l'honneur de porter le nom et tâche de l'imiter : quel est ton nom de chrétien, le nom de ton saint patron de baptême, dis-le moi vite ? Comment signes-tu ?

Le même esprit de foi portait le grand évêque à reprendre souvent un interlocuteur qui lui parlait de son département, de sa commune d'origine : "Dites-moi donc plutôt, mon bon ami, lui disait-il, quel est votre glorieux diocèse, quelle est votre chère paroisse !"

Le mot célèbre de Buffon : le style, c'est l'homme, a de nombreuses applications.

Voici encore deux petits traits édifiants, recueillis tout récemment dans deux évêchés, l'un du Sud-Ouest, l'autre du Sud-Est de la France :

Auprès d'un savant évêque, l'un de ses prêtres les plus autorisés faisait cette réflexion qui ne pouvait manquer d'être agréable à Monseigneur :

"Il est vraiment étrange que, dans la rédaction du titre même délivré à un prêtre promu à une cure, certaines chancelleries épiscopales écrivent uniquement le nom du bourg ou de la commune, sans mentionner en rien le nom du patron ni du titulaire de la paroisse ; il semblerait que le ministre de Jésus-Christ va participer, tout simplement, à l'administration de cette commune par M. le maire, dont il serait comme un des officiers municipaux.

"Et la Semaine religieuse du diocèse, ajoutait-il, publie de même, comme officiellement, la nomination de ce prêtre envoyé par l'évêque (et agréé par le gouvernement) pour curé dans tel ou tel canton, sans aucune désignation du patron ni du titulaire de la paroisse ; en sorte que la terminologie même des documents religieux ne s'élevant presque jamais au-dessus du langage vulgaire des relations les plus banales, bien des fidèles de notre temps, pour connaître le nom du saint patron de leur paroisse, auraient besoin de se trouver munis de l'Ordo du diocèse.

"Comment, dès lors, seraient-ils portés à l'invoquer habituellement, puisque la date civile ou le quantième du jour de sa fête annuelle ne leur rappelle plus que l'époque de la foire ou de la fête votive du lieu ?"

Nous rapportons, du reste, ces paroles en simple témoin auriculaire, sans nous permettre de nous prononcer ni sur leur exactitude historique, reposant sur des faits rares ou fréquents, nous n'en savons

rien, ni sur le fondement canonique de leur appréciation.

Le second trait se réduit à l'aimable plaisanterie d'un pieux prélat qui, voyant que son secrétaire général, dans la signature des pièces de l'évêché, négligeait de faire honneur à son patron de baptême, se mit à protester bien fort que, en cela, il n'agissait point selon ses ordres. "Oh ! non, disait en souriant l'excellent évêque, quand M. X... ne met à la fin de mes lettres pastorales que son nom de famille, ce n'est point par mandement de Monseigneur qu'il signe ainsi comme un païen, suivant le mot très juste de Pie IX."

De nombreuses Revues ou Semaines religieuses ont pris à cœur le retour à l'usage plus régulier des Noms des Saints, ou plutôt le renouvellement de la dévotion aux Saints eux-mêmes, dont le nom soit invoqué, soit écrit, est le sensible mémorial.

Ne craignons pas de terminer ce chapitre en reproduisant, pour sa propre conclusion, les dernières lignes très pratiques, on va le voir, d'une "Instruction doctrinale et historique" publiée naguère, sur notre sujet, par une de ces Revues, l'excellent Bulletin trimestriel des anciens élèves de Saint-Sulpice.

"Comme les actes sont toujours plus entraînants que les paroles (exemplum trahunt), ne manquons pas d'ajouter que, dans la presse catholique, on voit tous les jours, depuis quelque temps, paraître en tête de la signature d'écrivains distingués, tout leur nom de saint et de baptême, qu'une indéchiffrable et insignifiante initiale n'avait point permis, jusqu'alors, de connaître et d'honorer. Il est difficile, croyons-nous, de ne pas se décider à signer ainsi toujours en enfant des Saints et en baptisé, si l'on a pris la peine d'étudier un peu cette question éminemment pratique. Sans doute, pour beaucoup de catholiques, l'habitude est contraire ; mais c'est le cas de se rappeler une belle maxime de saint Ignace : "Une mauvaise habitude est repoussée par une bonne habitude comme un clou par un clou. consuetudo consuetudine tanquam clavus clavo retunditur."

Cette page du pieux et vaillant Bulletin est animée d'un souffle tout apostolique. Comment n'y applaudirions-nous pas de tout cœur ? En apparence, elle tire la conclusion seulement de ce chapitre, sur la Signature du chrétien ; mais elle met, de fait, en vive saillie, une des conséquences les plus nettes de la doctrine et des documents contenus dans l'opuscule entier. Pouvons-nous, en effet, ranimer la dévotion envers les Saints et le désir affectueux de leur imitation, si nous ne daignons même pas nous rappeler leur souvenir, du moins en prononçant et écrivant souvent leurs noms ? Comment espérer avec grande confiance, que notre cher patron de baptême en particulier, intercédiera pour nous puissamment notre Père qui est dans le ciel et proclamera souvent notre pauvre nom devant les anges de Dieu, suivant le langage de l'Evangile, si par négligence, par respect humain, ou par quelque autre excuse aussi peu valable, nous refusons nous-même de confesser, d'écrire, de glorifier son nom béni devant les hommes.

A. DESCHAMPS, S.J.

LA LETTRE

Madame reçoit une lettre, et après l'avoir lue, la déchire et la jette au feu. Suzette, navrée. — Oh ! maman, pourquoi l'as-tu brûlée ? Tu aurais pu me la donner pour l'envoyer à ma tante qui veut toujours que je lui écrive.

PETIT CONTE

Un travail compliqué

Lemplumé et Bibourdet étant punis de salle de police pour un quelconque motif, se sont vu confier, outre un balai, une pelle et une brouette, la mission de débarrasser la cour de la caserne des plus grosses pierres.

Ils se sont mis au travail avec cette molle nonchalance qui caractérise tout soldat chargé d'une corvée.

Malgré cette lenteur calculée, il vient un moment où — après avoir, tour à tour, chargé la brouette des plus grosses pierres et déchargées icelles en un point désigné — il leur semble qu'ils ont achevé leur besogne. Et, assis sur les brancards de la brouette, ils goûtent un repos qu'ils estiment bien mérité.

Passe l'adjudant :

— Qu'f. tuez là, mes gaillards ?

— On a fini d'enlever les plus grosses pierres de la cour, mon lieutenant !

— Fini ! Comment, fini ? J'en vois encore. Allez ! grouillez-vous un peu. Sans ça, vous fiche quatre crans de plus.

Et, mélancoliquement, Bibourdet et Lemplumé reprennent leur cueillette nostalgique.

Deux ou trois jours encore, ils croient être au bout de leurs peines. Mais instantanément survient l'adjudant, qui ne se déclare pas satisfait et ne considère pas le travail comme achevé.

A sa dernière observation, Bigourdet ose prendre la parole :

— Mon lieutenant, il n'y a plus de grosses pierres.

— Comment ! hurle l'autre, le visage incendié par une proche apoplexie, on vous a dit d'enlever les plus grosses pierres, s'pas ? Eh bien ! en voilà une et, du bout de sa botte, il montre un caillou gros comme un oeuf de pigeon qui est plus grosse que celle-là (il désigne un gravier plus petit qu'une noisette). Donc, il y en a encore qui sont plus grosses les unes que les autres. Et vous aurez quatre jours de plus pour avoir répondu.

CURIOSITE

UN lecteur du "Times" de Londres signale à son journal la curieuse coïncidence relative aux dates des guerres où la Grande-Bretagne a été engagée depuis la guerre de Chine (1839-1842).

En ajoutant à 1842 le total des chiffres de cette date (15), on trouve 1857, date de la grande mutinerie des Indes (1857-1858). Si l'on ajoute à 1858, le total des chiffres de cette date (22), on trouve 1880 date de la guerre d'Egypte (1880-1881).

On obtient successivement, en pratiquant la même opération :

1881 + 18 = 1899, guerre du Transvaal (1899-1902).

1902 + 12 = 1914, la Grande Guerre (1914-1919).

1919 + 20 = 1939 en considérant que la Grande Guerre a fini l'année du traité de paix.

L'HISTOIRE DES PAPES



PAUL IV
1555-1559
Jean-Pierre Caraffa naquit à Naples. Il fut évêque de Chieti, archevêque de Naples, grand Inquisiteur et cardinal-évêque d'Ostie. Ayant de grands idéaux, il possédait aussi une énergie indomptable. Grand théologien, Paul IV était aussi très pieux. Il fonda l'ordre des Théatins.



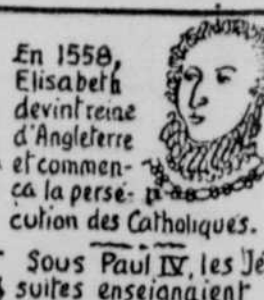
Parce qu'il aimait beaucoup l'Eglise, Paul IV fut sévère dans ses réformes. Il reforma et réorganisa plusieurs ordres religieux, monastères et institutions.



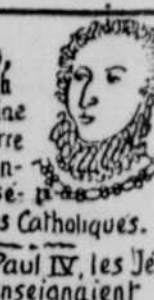
Ce Pape plus de aux de donna splendeur cérémonies l'Eglise.



L'Italie fut envahie par les Espagnols commandés par le duc d'Albe. Après la paix, le duc d'Albe fit hommage au Pape.



Ce Pape eut une grande dévotion au Saint-Sacrement. A l'âge de 80 ans, il portait encore lui-même l'ostensoir au cours de la procession de la Fête-Dieu. Il établit la médaille d'indulgence.



En 1558, Elisabeth devint reine d'Angleterre et commença la persécution des Catholiques.



Sous Paul IV, les Jésuites enseignaient la religion dans les rues de Rome.



Traduction française de
WILLIAM KIRBY
PAMPHILE LE MAY
Illustrations de **LA PALME**

● Suite

Malgré toutes ses précautions, il fut enfin soupçonné, et la police eut les yeux sur lui. Il fut arrêté, puis envoyé à la Bastille. Là, le hasard lui donna pour compagnon de cellule, Gaudin de Sainte-Croix, un jeune noble, l'ami de la marquise de Brinvilliers. De Sainte-Croix apprit de lui le secret de la poudre de succession.

Ils furent tous deux libérés faute de preuves. De Sainte-Croix organisa un laboratoire dans sa maison et se mit à l'oeuvre. Il révéla son secret à la marquise de Brinvilliers qui se proposa d'en faire son profit. Elle voulait devenir la femme de ce jeune noble, car elle l'aimait à la folie. Alors elle ne vit rien de mieux à faire que d'empoisonner son mari. Après son mari, ce fut le tour de son père; après son père, son frère. Et puis, prise de vertige, aveuglée, folle du besoin de tuer, elle versa de tout côté le fatal poison, semant partout la mort, et jeta l'épouvante dans tout le royaume.

La poudre de succession était une poudre légère, presque impalpable, sans goût, sans odeur; l'aqua tofana, un liquide aussi limpide qu'une goutte de rosée. Ce poison pouvait tuer instantanément ou petit à petit, et dans un nombre de jours, de semaines ou de mois marqué d'avance. La mort était aussi certaine dans un cas que dans l'autre, et la victime qui souffrait longtemps croyait mourir de la paralysie, de la phthisie ou de quelque fièvre dévorante, selon la manière dont la préparation était faite.

L'aqua tofana causait d'ordinaire la mort sur le champ; la poudre de succession y mettait certains apprêts, des formes, du temps. Elle brûlait la poitrine; le feu gagnait les yeux, qui devenaient horriblement écarlates, pendant que tout le reste du corps vivait à peine.

A l'apparition de ce poison terrible, la mort se glissa comme un esprit implacable, morne et silencieux au foyer de maintes familles. L'amitié, la sollicitude veillaient inutilement; les êtres les plus chers étaient mystérieusement frappés. L'homme aujourd'hui florissant de santé se demandait anxieusement s'il ne serait pas le lendemain, cloué dans son tombeau. La science des médecins s'avouait vaincue.

Malheur aux heureux du monde! Malheur aux riches, à ceux qui occupaient des positions lucratives, à l'homme qui possédait une belle femme!... à la femme qui pouvait faire des jalouses!... Le poison servait les déshérités, les envieux, les esclaves de la luxure! Le soupçon, la crainte, la terreur venaient s'abattre sur le seuil des plus tranquilles maisons! la défiance troublait les coeurs des époux; les enfants ne savaient plus si le respect filial les rendait justes aux yeux des parents, et les parents tremblaient pour leurs cheveux blancs.

À Paris, la terreur dura longtemps. Les mets restaient intacts sur les tables; personne n'osait vider sa coupe de vin. Chacun allait sur le marché, faire sa provision de denrées; chacun cuisait ses aliments, mangeait seul, dans sa chambre... Mais, vaines précautions! la fatale poudre était semée sur l'oreiller qui vous invitait au sommeil, l'aqua tofana versée comme une rosée fraîche et subtile sur les bouquets de fleurs... que dis-je? le pain des hôpitaux, la table frugale des couvents, les hosties consacrées, le vin du sacrifice, tout fut sali, profané, souillé, par le diabolique poison!

Bouillon et la comtesse de Soissons, mère du prince Eugène, accusées d'avoir eu des rapports avec cette femme scélérate, furent bannies du royaume.

La Chambre Ardente reprit son oeuvre de juste vengeance. Desgrais découvrit les crimes de la Voisin et de ses associés, et les bûchers s'allumèrent de nouveau sur la place de Grève.

La coupable Voisin laissa une fille, Marie d'Exili; cette enfant, jetée sur le pavé de Paris, fut recueillie par la charité. Sa grâce était remarquable, son esprit pervers. Elle échappa bientôt à la surveillance de ses protecteurs et se mit à vivre de sa beauté. Plus tard, quand les ans commencèrent à flétrir ses charmes, elle se souvint de l'art diabolique de ses parents et se fit à son tour empoisonneuse à gage.

Elle fut enfin soupçonnée. Mais elle avait à la cour une protectrice puissante qui l'avertit du danger, et elle s'enfuit déguisée en paysanne. Elle s'embarqua pour la Nouvelle-France, sur un vaisseau qui amenait des milles honnêtes destinées à devenir les femmes des braves colons.

Elle fut accueillie avec bienveillance. Personne ne soupçonnait, sous son modeste costume et son air ingénu, la redoutable héritière de l'art maudit d'Antonio Exili et de la sorcière Voisin.

Marie Exili garda bien son secret.

Le sieur Corriveau, un riche habitant de Saint-Vallier, avait besoin d'une servante. Il la vit, la trouva parfaitement convenable, bien jolie, sans doute, et l'amena dans sa maison.

Peu de temps après, Mme Corriveau mourait. Ni le médecin, ni le curé ne purent comprendre sa maladie ou deviner la cause de sa mort.

Corriveau, devenu veuf, convola avec sa servante. Il mourut, lui aussi, dans un espace de temps bien court. Il laissait tous ses biens à sa femme. Il lui laissait aussi une petite fille qui était le portrait fidèle de sa mère.

Marie Exili, la veuve Corriveau, se consola de ses splendeurs passées et de l'amitié des grands de la cour, dans la paix profonde de sa retraite, et dans l'affection sincère de sa fille. La petite Marie-Joséphite avait l'instinct du mal, et elle surprit peu à peu tous les secrets que l'amour maternel aurait voulu taire.

Elle apprit à composer des poisons comme son aïeul Exili, et à faire des sortilèges comme la Voisin, sa grand-mère.

Elle se fit raconter plus d'une fois la mort de cette sorcière, et il lui semblait alors qu'elle sentait les morsures des flammes qui montaient du bûcher vengeur; elle se sentait prise de rage contre la société qu'elle accusait d'injustice.

Sortie d'une pareille source, en possession de si terribles secrets, Marie-Joséphite Corriveau ne pouvait guère ressembler aux naïves paysannes de son village.

Les années suivirent les années, la jeunesse s'envola, et la petite fille d'Exili demeura seule et solitaire à son foyer déjà redouté. Elle se consumait dans l'ennui.

Alors, il circula dans la paroisse une rumeur étrange: il y avait un trésor quelque part et la Corriveau savait où le trouver. Elle seule le savait. C'était elle, la rusée comère, qui avait lancée cette menteuse rumeur. Le truc réussit.

Un habitant un peu simple et fort cupide, Louis Dodier, crut faire preuve de flair et de tact en épousant la femme qui possédait un tel secret.

Le mariage fut peut-être bénit, mais il demeura stérile. Nul ange ne vint tendre ses petits bras comme pour exciter la tendresse maternelle, et amollir la dureté de ce coeur. La femme Dodier maudit sa stérilité, et livra son âme à toutes les passions mauvaises. Mais elle fut aussi adroite que méchante, et sut longtemps déjouer les soupçons. Elle faisait une aumône par ostentation, et les bonnes gens l'attribuaient à la charité; elle disait la bonne aventure aux jeunes filles, et les jeunes filles la trouvaient aimable; elle avait des paroles vides comme des bulles d'air, mais parées des plus vives couleurs de l'amitié.

Elle était haïe et redoutée de ses voisins.

Néanmoins, bien qu'on fit le signe de la croix sur la chaise où elle buvait joyeusement; si la dés-

s'asseyait, on lui souhaitait la bienvenue quand elle entra, et le bonsoir quand elle sortait. Elle allait chez le riche et chez le pauvre; elle faisait des dupes partout, et partout, au lieu de la maudire, on lui donnait de l'argent ou des remerciements.

Elle se croyait au-dessus de tous les gens qui l'entouraient, à cause des horribles secrets de famille qu'elle savait, et elle se disait avec une superbe étrange, qu'ils ne vivaient tous que par sa permission. Elle pouvait les anéantir en un clin d'oeil. Il y avait quelque chose de sublime dans cette satanique vanité.

Pour elle, l'amour ne fut qu'un moyen d'arriver à ses fins cupides. Elle ne le ressentit jamais et ne s'occupa jamais de l'inspirer, excepté par intérêt. Tous les sentiments nobles s'étaient éteints dans son âme comme la flamme d'une lampe où il n'y a plus d'huile. Seules au fond de son coeur grouillaient l'avarice sordide avec la haine de la société.

Sa mère, Marie Exili, sur le point d'expirer, l'avait appelée auprès d'elle pour lui commander de ne point se livrer à la pratique des sciences occultes, mais de s'attacher à son mari, et de vivre comme une honnête femme, afin de ne pas mourir de la mort désespérée de ses aïeux.

Marie-Joséphite écouta patiemment sa mère, mais agit à sa guise. Le sang d'Antonio Exili et de la Voisin qui coulait dans ses veines ne pouvait se calmer à la voix tardive de cette moribonde. Puis, elle voulait se venger de quelques ennemis. La société de son mari l'ennuyait, elle ne trouva plus assez d'émotions dans la pratique de la magie et de l'horoscope et elle se souvint qu'elle était née sorcière et empoisonneuse.

Telle était la femme qu'Angélique des Meloises appelait à son secours, à l'heure des sombres perplexités où elle se trouvait.

Angélique n'était pas encore sans éprouver des craintes et des remords. Sa conscience se réveillait toujours, et c'est en vain qu'elle s'efforçait de l'étouffer.

Elle avait, la malheureuse fille, caressé le crime dans sa pensée, mais jamais encore elle ne l'avait touché de sa main vierge. Elle s'aveuglait sur l'énormité du forfait qu'elle préparait, et se faisait accroire qu'elle serait moins coupable s'il était accompli par une autre main que la sienne. Elle prenait Dieu à témoin qu'elle ne voulait pas persévérer dans le mal. Elle commettrait cette faute, mais rien que celle-là, jamais d'autres! Sa rivale disparue, elle vivrait saintement et ferait pénitence. Elle n'aurait plus de tentations. Elle se purifierait par son mariage avec Bigot, par sa position de grande dame dans la colonie, par son ascension au ciel de la cour de Versailles!...

Beaumanoir et ses souvenirs odieux disparaîtraient dans la distance et la nuit du temps. Hélas! c'est toujours ainsi que l'esprit malin s'efforce de nous abuser. Une faute, c'est peu de chose, un pas à côté de la voie droite, ce n'est pas aller loin. Il y a encore du mérite à s'arrêter là; l'entraînement est si vil, la Providence, réellement, nous devra récompenser de notre bonne volonté!

Fanchon Dodier partit de bonne heure pour aller trouver la Corriveau, comme le voulait Mlle des Meloises. Elle ne traversa pas le fleuve pour suivre ensuite la route trop fréquentée de Lévis à Saint-Vallier, mais elle se rendit au quai de la Friponne où l'attendait un canot avec deux Indiens.

Elle évitait ainsi des rencontres qui pouvaient devenir un sujet d'embarras. Il fallait tout prévoir, et Angélique n'avait rien oublié.

Elle n'avait pas oublié, non plus, que si la Corriveau la servait pour de l'argent, pour de l'argent elle pouvait aussi la trahir. Il était donc sage de la rendre solitaire.

Sur la grève de Stadacona, comme on appelle encore la batture de la rivière Saint-Charles, il y avait toujours un certain nombre d'Indiens demi-civilisés, mais profondément corrompus. C'étaient des canotiers, et jamais sur la mer ou les rivières, nul homme ne suit conduire un canot et manier une pagaie comme eux. Si les passagers étaient nombreux et la recette bonne, ils fumaient, jouaient aux dés et buvaient joyeusement; si la dés-

ne se montrait revêche, ils s'enveloppaient dans leur couverture de laine blanche pour dormir paresseusement.

Ils exerçaient leur métier honnêtement, toutefois, et se sentaient fiers de la confiance que l'on mettait en leur parole.

Fanchon les connaissait un peu. Elle s'embarqua sans crainte et s'assit sur la peau d'ours, tendue comme un tapis, au fond du canot d'écorce.

Les Indiens poussèrent au large. Mornes, silencieux, suivant leur habitude, ils répondaient à peine aux éternelles questions de la jeune messagère qu'ils avaient ordre de conduire à Saint-Vallier. La mer commençait à baisser et leur canot glissait comme une feuille sur le courant rapide. Ils se mirent bientôt à chanter en langue sauvage, et d'une voix sourde, ce refrain monotone et cadencé:

Ah! ah! Tenaouich tenaga!
Tenaouich tenaga, ouich ka!

et tout en le chantant, ils plongeaient tour à tour leurs pagaies dans les vagues du fleuve et la lumière du soleil.

Fanchon pensa:

—C'est à mon sujet qu'ils chantent, bien sûr. Mais je m'occupe bien de cela! Il n'y a pas de chrétiens qui parlent jargon! C'est assez pour faire sombrer le canot. Puisqu'ils ne veulent pas causer avec moi, je vais réciter des Pater et des Ave, je vais me recommander à la bonne sainte Anne pour qu'elle m'obtienne la grâce de faire un bon voyage.

Et elle commença une série de prières toujours interrompues par de nouvelles distractions.

Toujours ramant, toujours chantant, les deux Sauvages passèrent les vertes collines de la rive sud et les bords de l'île d'Orléans couronnée de forêts et baignée de lumière, et bien avant midi, ils vinrent s'arrêter au fond de l'anse de Saint-Vallier.

Fanchon sauta sur la grève. Elle se mouilla un pied en sautant ainsi, et cela lui fit perdre un peu sa bonne humeur. Ses conducteurs ne l'avaient pas aidée. Dans l'opinion des Indiens, c'est la femme qui doit aider l'homme, et elle n'a besoin de personne.

La galanterie des Français envers les femmes leur a toujours paru une chose absurde, incompréhensible, et rien jamais n'a pu modifier leur manière de voir à ce sujet.

—Ce n'est pas que je tienne à toucher ces mains de Sauvages, murmura Fanchon, mais ils auraient dû quand même se montrer mieux élevés! Puis elle continua, en relevant le bord de sa robe pour montrer un pied gentiment fait, mais trempé jusqu'à la cheville. Voyez donc! Ils devraient savoir qu'il y a de la différence entre leurs squaws boucanées et une fille de la ville. Si elles ne valent pas la peine qu'on se dérange pour elles, nous, c'est différent. Mais ces Sauvages ne sont bons qu'à tuer des chrétiens ou à se faire tuer. J'aimerais autant faire la révérence à un ours qu'à un Indien.

Les Sauvages laissèrent tomber sur son pied humide un regard profondément indifférent, prirent leur pipe, s'assirent sur le bord du canot et se mirent à fumer en silence.

—Vous pouvez vous en retourner, leur dit Fanchon, sèchement. Je reste ici; je ne remonte pas avec vous autres. Je prie le bon Dieu qu'il vous blanchisse! C'est toujours bien comme rien d'attendre quelque chose de bon d'un Sauvage.

—Marie-toi avec moi, sois ma squaw, Ania, répliqua l'un des canotiers en riant finement, le bon Dieu blanchira nos papposes (enfants) et leur donnera les belles manières des visages pâles.

—Quais! je ne t'épouserai pas pour tout l'or du roi! Comment! prendre un Sauvage pour porter les fardeaux comme Fifi Pérote! J'aimerais mieux mourir! je te trouve bien hardi, Paul Lacrosse, de me parler de mariage. Retourne à la ville. Je n'oserais plus remettre les pieds dans son canot. Il fallait du courage pour y venir d'abord; mais c'est Mademoiselle

● Lire la suite en page 12



LE CHIEN D'OR

(suite de la page 11)

qui vous a choisis, ce n'est pas moi. Je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas préféré les frères Belleau, les plus beaux garçons de Québec, qui étaient là, à flâner sur la batarde avec leur embarcation.

—Ania est la nièce de la vieille femme à la médecine, qui reste à Saint-Vallier, dans le wigwam de pierre. Elle va la voir, hein ? demanda l'autre Indien avec un brin de curiosité.

—Oui, je m'en vais voir ma tante Dodier : pourquoi pas ? Il y a des pots remplis d'or entassés dans sa cave, Pierre Ceinture. Je puis bien te dire cela.

—Des pots pleins d'or ! ho ! oui ! Ania va en demander à la Corriveau, de l'or, hein ? fit Paul Lacrosse.

—La Corriveau a de la médecine et tout : apportez-en, hein ? ajouta Pierre Ceinture.

—Je ne vais chercher ni or, ni médecine, je vais voir ma tante ; si cela te regarde, Pierre Ceinture, je ne vois pas trop quelle chose au monde ne te regarde pas, riposta Fanchon, un peu aigrement.

—Mlle des Meloises donne de l'argent à Ania pour aller à Saint-Vallier, mais pas pour revenir, hein ? demanda Paul Lacrosse.

—Mêle-toi de tes affaires, Paul, et je m'occuperai des miennes. Mlle des Meloises vous paie pour me conduire à Saint-Vallier et non pour me débiter des impertinences. C'est assez. Voici votre argent ; maintenant, vous pouvez retourner à la rue du Saule-au-Matlot et vous saouler comme il faut, si le cœur vous en dit.

—Ça, c'est bon ! dit l'un des Sauvages. J'aime à me saouler, et cette nuit on boira ! Tu aimerais à me voir, hein ? Ce serait mieux que d'aller voir la Corriveau... Les habitants disent qu'elle parle au diable, la Corriveau, et qu'elle envoie des maladies sur les wigwams des hommes des bois. Ils disent, les habitants, qu'elle est capable de tuer les blancs rien qu'à les regarder. Les Indiens ne sont pas si aisés à tuer que cela, eux. C'est l'eau de feu qui les tue, l'eau de feu, le tomahawk ou le fusil.

—C'est encore bon qu'il se trouve quelque chose pour vous détruire, race mal élevée ! riposta Fanchon. Regardez donc mes bas ! Ah ! si je raconte à la Corriveau ce que tu dis d'elle, Pierre Ceinture, il y aura de la peine dans ta cabane.

—Ne fais pas cela, Ania, hein ! supplia le Sauvage en faisant le signe de la croix. Si tu le contes, vois-tu, la Corriveau fera une figure de cire qu'elle appellera Pierre Ceinture, et elle la mettra devant le feu pour la faire fondre ; et à mesure qu'elle fondra, moi, vois-tu, je déperirai. Ne fais pas cela, hein !

Pierre Ceinture croyait sincèrement à cette folle superstition qu'il avait recueillie chez les habitants.

—C'est bon ! laissez-moi ; retournez à la ville et dites à Mlle des Meloises que je me suis rendue heureusement.

Les deux Indiens ressentirent une certaine inquiétude. L'air de Fanchon ne les rassurait point ; au contraire. Ils songeaient à la Corriveau dont le pouvoir surnaturel pouvait les attendre sous les bois les plus épais, et dans les retraites les plus éloignées. Ils firent un salut à la jeune fille, puis sans parler, ils poussèrent leur canot dans le fleuve et remontèrent vers la ville.

Fanchon Dodier se trouvait au pied d'une colline en pente très douce, où soufflait une brise fraîche, où s'étendaient des prairies et des champs de blé. Une longue file de maisons blanches, traversant la campagne, se découpait sur le fond vert des prés et tout à coup, au loin, devenaient plus drues, comme pour former un petit village autour de l'église paroissiale. L'église s'élevait à l'intersection de deux ou trois chemins. L'un de ces chemins, assez étroit et couvert de gazon usé par les voitures, conduisait à la maison de pierre de la Corriveau, dont la cheminée apparaissait au moment où l'on perdait de vue le clocher. Le grand che-

min, avec des maisons échelonnées de chaque côté se prolongeait loin, en se rétrécissant toujours jusqu'à ce qu'il parût comme un fil blanc dans la forêt sombre.

La maison de la Corriveau était bâtie dans un trou ; on ne la voyait pas de l'église, et c'est à peine si le son de la cloche bénite ondulait jusque là. Elle était incommode et sombre, avec ses étroites fenêtres et sa porte inhospitalière. Elle s'appuyait à la forêt. Un ruisseau tapageur se repliait comme un serpent pour l'enlacer. Devant la porte, un petit clos de verdure en désordre, mal cultivé ; des plantes aromatiques avec des mauvaises herbes : de la barbane, du fenouil odorant, des chardons, du stramonium infect. Tout cela, entouré d'un petit mur de cailloux entassés au hasard et sans mortier. Au milieu de ce clos s'élevait un arbre et sous cet arbre, dans un vieux fauteuil, une vieille femme morose et songeuse. C'était Marie-Joséphite Dodier surnommée la Corriveau.

La Corriveau était grande, droite, basanée. Elle avait les cheveux et les yeux extrêmement noirs. Ses traits n'étaient pas repoussants ; elle avait été belle un jour ; ses regards n'avaient rien de désagréable, au repos, quand ils n'étaient point chargés de haine. Ses lèvres minces et cruelles ne riaient jamais, excepté à l'aspect du gain.

Lorsque Fanchon arriva dans le petit enclos, la Corriveau portait une robe d'étoffe brune, découpée avec un goût remarquable. Elle tenait de sa mère ce reste d'amour de la toilette et de la propreté. Des souliers assez petits la chaussaient presque coquettement comme une dame, disaient les habitants. Elle ne traînait jamais de sabots et n'allait jamais nu-pieds comme la plupart des autres femmes. Elle était fière de ses pieds et se disait avec amertume et regret qu'ils auraient pu faire sa fortune, ailleurs qu'à Saint-Vallier.

Elle était là, la tête basse et songeuse, ne s'apercevant pas de la présence de sa nièce, qui la regardait et n'osait parler. Elle avait un air dur, redoutable. Ses doigts, pendant qu'elle songeait ainsi, obéissaient à des mouvements vifs, nerveux, comme si elle eût joué à la mora avec quelque mauvais génie. Exili son aïeul, faisait aussi cet involontaire mouvement des doigts, et les gens disaient qu'ils jouaient à la mora avec le diable son fidèle compagnon.

Elle marmottait quelque chose. Elle aimait à outrager son sexe dans le refrain d'une sale chanson de Jean de Meung qu'elle fredonnait alors :

Toutes vous êtes, serez ou fûtes,
De fait ou de volonté pûtes !

—Ce n'est pas joli, tante, de dire cela, exclama Fanchon en se précipitant pour embrasser la vieille, ce n'est pas joli cela, et ce n'est pas vrai...

La Corriveau fit un bond à la vue de sa nièce.

—Si ce n'est pas joli, c'est vrai, affirma-t-elle. Il n'y a rien de bon à dire de notre sexe, et les hommes qui le vantent sont des fous. Mais, continua-t-elle, en la regardant avec des yeux perçants comme des vrilles, quel vent mauvais ou quelle diabolique affaire t'amène aujourd'hui à Saint-Vallier, Fanchon ?

—Ni vent mauvais, ni diabolique affaire, tante ! je viens de la part de ma maîtresse pour vous demander de monter à Québec. Elle veut vous consulter au sujet de certaines choses et elle se ronge les ongles d'impatience en vous attendant.

—Et comment se nomme cette personne qui ose ainsi, sans plus de gêne, donner des ordres à la Corriveau ?

—Ne vous fâchez pas, tante, c'est moi qui l'ai conseillée de vous mander près d'elle, et je me suis offerte pour venir au devant de vous. Ma maîtresse est une grande dame qui s'attend bien de monter encore ; c'est Mlle Angélique des Meloises.

—Mlle Angélique des Meloises ! On la connaît... Une grande da-

me, en effet... qui finira par descendre assez bas ! Une mijaurée aussi vaine que belle qui voudrait épouser tous les hommes de la Nouvelle-France et tuer toutes les femmes qui se trouvent sur son chemin. Au nom du sabbat, que peut-elle vouloir de la Corriveau !

—Elle n'a pas dit un mot contre vous, tante, et je vous prie de ne pas la traiter de cette façon ; vous me faites peur et je n'oserai pas m'acquiescer de mon message. Mlle des Meloises m'a chargée de vous donner cette pièce d'or, comme garantie de l'importance de ma mission et de son sincère désir de vous voir.

Fanchon défit un noeud dans le coin de son mouchoir et tira un beau louis d'or qu'elle glissa dans la main de sa tante. La Corriveau saisit de ses doigts crochus comme un pied de harpie, le précieux métal et le fit miroiter avec délice.

—Il y a trop longtemps, dit-elle, que je n'ai vu pareille pièce d'or pour ne pas la tenir comme il faut !

Et elle cracha dessus pour la chance.

Fanchon, toute rassurée, lui dit alors qu'il en avait bien d'autres louis d'or comme celui-là, dans la maison d'où elle venait.

—Mademoiselle pourrait en remplir votre tablier, tous les jours, si elle le voulait, ajouta-t-elle... Elle va se marier avec l'intendant.

ma tante ; mais comment voulez-vous ? des pauvres filles en service n'ont pas beaucoup d'avantages. Nous sommes heureuses encore d'accepter la main... même quand elle est vide. Les hommes sont si rares aujourd'hui, à cause de la guerre, qu'ils pourraient avoir autant de femmes qu'ils ont de doigts si cela était permis. J'ai entendu dire à la mère Tremblay — et je crois qu'elle avait raison — que l'Église ne considérerait pas la moitié assez notre position.

—La mère Tremblay ! la charmante Jesséphine du lac Beauport, cette vaurienne qui aurait voulu se faire sorcière et n'en fut pas capable s'écria la Corriveau. Satan n'en voudrait pas, ajouta-t-elle, avec un air de mépris profond. Est-elle encore ménagère et chambrière à Beaumanoir ? demanda-t-elle.

Fanchon était assez honnête pour ne pas aimer ce langage injurieux.

—Ne parlez pas ainsi, tante, observa-t-elle, la mère Tremblay n'est pas méchante. Bien que je l'aie quittée pour aller servir Mlle des Meloises, je n'ai rien de mal à dire contre elle.

—Pourquoi es-tu quittée Beaumanoir ? demanda la Corriveau.

Fanchon réfléchit un moment, et elle crut qu'il valait mieux ne pas dire tout ce qu'elle savait. La Corriveau en apprendrait assez long

vous épousé si vous ne pouvez pas l'aimer un peu ?

—Pourquoi ? parce que je voulais avoir un mari, et qu'il voulait avoir mon argent... Voilà ! Le marché a été conclu de part et d'autre franchement...

Et la vieille se mit à rire ! à rire ! Et il y avait quelque chose d'horrible, d'inférieur dans sa joie.

—Je croyais qu'on se mariait pour être heureux, reprit Fanchon.

—Heureux ! quelle sottise ! C'est le diable qui fait les mariages pour augmenter le nombre des pécheurs et nourrir le feu de l'enfer.

—Ma maîtresse dit qu'il n'y a rien comme une union bien assortie pour assurer le bonheur, et je le crois ; aussi, je ne manquerai pas la première occasion, tante, je vous l'assure !

—Tu es folle, Fanchon ! Ta maîtresse mérite de porter l'anneau de Cléopâtre et d'être la mère d'une race de sorciers et d'arlequins... Pourquoi m'a-t-elle envoyé chercher ? dis, sérieusement.

Fanchon se signa en disant : —Dieu la préserve tante ; elle ne mérite pas cela !

La Corriveau cracha cyniquement à ce nom sacré.

—Mais que veux-tu que j'y fasse ? répondit-elle, c'est en elle, cela, Fanchon, c'est en nous tous ! Si elle n'est pas méchante aujourd'hui, elle le sera demain. Mais, tiens, entre ; va voir ton imbécile d'oncle ; je vais faire mes préparatifs de voyage. Nous partirons immédiatement. Des affaires comme celles d'Angélique des Meloises ne se retardent point.

XXXIV

Les Parques



FANCHON se dirigea vers la maison pour aller voir son oncle. Alors, dès qu'elle fut seule, la Corriveau prit une expres-

sion épouvantable, et ses yeux, pleins d'un feu sombre, se fixèrent sur le sol comme pour regarder les abîmes intérieurs.

Elle demeura ainsi pendant quelques minutes, les bras croisés sur la poitrine, morne, ouvrant et fermant les doigts par une secousse nerveuse, et comme pour accompagner le mouvement mesuré de son pied qui frappait la terre.

—C'est pour tuer, ce n'est pas pour chercher des bijoux que cette fille a besoin de moi, grinça-t-elle.

Et l'ivoire de ses dents parut comme un éclair livide entre ses lèvres minces et cruelles. Elle continua :

—Elle a une rivale et elle veut que je l'an débarrasse charitablement, en lui servant de la manne de l'aïeul Nicolas. Angélique des Meloises est audacieuse, fautive et rusée comme vingt femmes, et elle est discrète comme une nonne. Elle est riche, ambitieuse et elle empoisonnerait volontiers la moitié du genre humain pour arriver à ses fins. Elle est une femme selon mon cœur et mérite que je m'expose avec elle... Si elle réussit dans son projet, elle aura des richesses immenses... et moi, en possession de son secret, je la tiendrai bien ! moi, je serai sa maîtresse et la maîtresse de toute sa fortune ! de tout son or ! de tout son or ! Et puis...

Elle revit d'un coup d'oeil la destinée fatale de ses aïeux...

—Et puis, ajouta-t-elle, j'aurai peut-être besoin, un jour de la protection de l'intendant... qui sait ?

Un frisson étrange lui passa dans les veines, mais elle se remit aussitôt.

—Je sais ce qu'elle veut, reprit-elle, je vais en emporter ! Elle connaîtra le secret de Béatrice Sparr ; ce sera ma sauvegarde ! Elle est digne de le savoir, tout aussi digne que la Brinvilliers !

La Corriveau entra dans sa chambre, ferma la porte sur elle, tira de son sein un paquet de clefs et se dirigea vers un meuble de forme singulière rangé dans un coin. Ce meuble était d'un bois noir importé d'Orient. Un vieil ouvrier italien, fort habile, y avait sculpté des figures étranges, d'après des dessins étrusques, et l'avait muni de tiroirs secrets et de cachettes invisibles.

(A SUIVRE)



● Ni vent mauvais, ni diabolique affaire, tante !

—Se marier avec l'intendant ! exclama la Corriveau, vraiment ! C'est peut-être pour cela qu'elle veut me voir tout de suite... Je comprends... Se marier avec l'intendant !... Si l'affaire réussit la Corriveau aura de l'or... beaucoup d'or !

—Peut-être que c'est cela, en effet, tante ; je le voudrais bien. Aujourd'hui cependant elle désire vous consulter pour autre chose. Elle a perdu ses bijoux au bal et elle désire que vous l'aidiez à les retrouver.

—Elle a perdu ses bijoux, dis-tu ? Est-ce qu'elle t'a recommandé de me dire cela, qu'elle a perdu ses bijoux ?

—Oui, ma tante, c'est ce qu'elle m'a chargée de vous dire.

La Corriveau devina qu'un autre motif se cachait derrière celui-ci.

—Une histoire bien vraisemblable ! murmura la Corriveau. Croire qu'une femme aussi riche va prendre la peine de m'envoyer chercher à Saint-Vallier, pour que je l'aide à retrouver quelques bijoux ! N'importe, laissons faire. Fanchon, je vais aller à la ville avec toi. Je ne refuse pas une si bonne offre. Il y a de l'or pour toutes les femmes. J'en ai toujours eu moi. Tu en auras aussi toi, à ton tour, si tu sais ouvrir les mains à propos.

—Ce serait le temps, maintenant,

Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur

par
HAROLD R. FOSTER

Le prince Vaillant échappe à ses ennemis romains en s'embarquant sur un navire en partance pour la Sicile. De nombreux aventuriers venus des régions nordiques se sont établis sur les rives de la Sicile et Vaillant espère regagner son pays à bord d'un de leurs vaisseaux.



Pendant qu'il songe à sa lointaine patrie, prince est surpris d'entendre le capitaine s'adresser à deux de ses hommes dans sa propre langue.



Croyant que son passager est un Romain, le capitaine comploté avec ses hommes pour s'emparer de la bourse bien remplie du jeune fugitif.



"La nuit est froide... Me feriez-vous l'honneur de boire un gobelet de vin chaud avec moi?"



"Certainement," répond Vaillant. Mais il sait exactement pourquoi le capitaine est aussi aimable.



Il réussit facilement à échanger son gobelet pour celui du capitaine.



Quand le capitaine réalise enfin qu'il s'est drogué lui-même, il a trop sommeil pour s'inquiéter autrement de ce qui peut arriver.



Vaillant change de manteau avec le capitaine et monte sur le pont.



Le prenant pour le capitaine, dans l'obscurité, les deux complices chuchotent: "Dort-il?" Pour toute réponse Vaillant leur montre sa bourse.



Et c'est ainsi que le capitaine d'après son propre plan, est conduit avec précaution vers le bastinage...
La semaine prochaine: UNE TEMPÊTE SUR MER.



Un observateur de météores

Tout le monde sait que dans notre province, il ne se fait guère d'astronomie pratique. Il n'est pas question de professionnels, puisque nous n'avons pas d'observatoire. Il existe cependant un groupe intéressant d'amateurs actifs, dont il n'est plus permis maintenant d'ignorer la valeur.

Parmi ceux-là, celui qui s'est mis le plus en évidence cette année, est certainement M. Louis Mathieu, de St-Ephrem (Beauce), qui se spécialise dans l'observation des étoiles filantes.

C'est par hasard que M. Mathieu est venu à l'astronomie pratique, il y a trois ans. Grand voyageur, il vit dans un journal étranger l'annonce d'un astronome de Toronto, demandant des observateurs bénévoles pour les météores. Il offrit ses services aussitôt, et reçut en retour les instructions et les cartes nécessaires pour l'accomplissement de son travail.

M. Mathieu, qui est un homme cultivé, mais dont les activités sont nécessairement restreintes, à cause de sa surdité, trouve dans ses observations du ciel, un excellent dérivatif pour son dévouement à l'avancement de la science et à l'intérêt national, dans ce domaine trop longtemps négligé chez nous.

Après trois années de services rendus, ses mérites viennent d'être reconnus de façon formelle par une autorité en la matière, M. Peter-M. Millman, astronome à l'observatoire David Dunlap, à Toronto. Voici comment M. Millman apprécie le travail de notre compatriote et utilise ses précieuses données :

OBSERVATIONS DE M. LOUIS MATHIEU

De tous les travaux sur l'observation visuelle des étoiles filantes, celui de M. Mathieu est le plus consciencieux qui n'ait jamais été fourni par un observateur canadien. Il couvre une période s'étendant d'août à octobre de cette année (1940). M. Mathieu a son poste d'observation situé à St-Ephrem-Station, par 46°4' de l'latitude-nord et 70°55' de longitude-ouest, d'où il a compté les météores pendant un total de 43 nuits, restant à l'œuvre du crépuscule à l'aurore, en plusieurs occasions. Son total d'heures d'observation se chiffre à 125, pendant lesquelles 901 étoiles filantes ont été aperçues et enregistrées sur les cartes.

M. Mathieu a d'autant plus de mérite qu'il travaille dans des conditions particulièrement difficiles. Il n'a pas de chronomètre, ni de système commode pour l'éclairage de ses cartes. L'heure du commencement et de la fin de ses observations est donnée par la position de certaines étoiles, par le lever ou le coucher de la lune, ou encore par la fin et le commencement du crépuscule. Un résumé complet de son travail apparaît dans le tableau I.

Les périodes d'observations et le total de minutes observées ont été calculées d'après les descriptions que M. Mathieu a envoyées avec ses rapports. Il y a ici, évidemment, quelque incertitude, mais, dans le cas d'une longue séance, le pourcentage d'erreur est négligeable. Le total d'étoiles filantes observées est donné dans la quatrième colonne, où je l'ai divisé, pour une grande partie du mois d'août, en Perséides (P) et en non-Perséides (N). Le taux horaire original est donné dans la cinquième colonne toutes les fois que les observations étaient suffisamment longues et que l'indice de température était élevé. Cet indice, évalué d'après les descriptions de M. Mathieu, figure dans la dernière colonne. Etant donné que l'observateur évitait les nuits de lune et qu'il mentionnait généralement des nuages quand il y en avait, le facteur 10 a été donné aux nuits ne portant aucune note de l'état du Ciel.

Le taux horaire moyen non corrigé

est 7. Le taux élevé pour les 9 et 10 octobre, et aux alentours, est anormal mais les cartes ne montrent aucune évidence particulière de Draconides, de sorte que cet essaim n'est pas responsable pour le nombre élevé de météores aperçus.

Les appréciations de l'éclat et de la vitesse apparente de chaque météore, sur une échelle plutôt arbitraire, sont faites à partir du 13 octobre. Elles ont été classées dans le tableau II, en même temps que les magnitudes qui correspondent probablement à la description de la luminosité. Le pourcentage des météores rapides et des météores lents est approximativement constant pour toutes les magnitudes.

Au cours de ses observations, M. Mathieu a enregistré plusieurs bolides intéressants. Particulièrement digne de mention est celui apparu dans la nuit du 27 au 28 août, probablement entre 10 h. 30 et 11 h. Il est parti de la Poilaire et a éclaté près de la tête du Dragon, laissant une traînée visible pendant plus de 30 secondes. Il avait une tête en forme de poire et une teinte d'un rouge brillant. Le 8 juillet, à environ 10 h. p.m., a été aperçu un bolide qui a éclaté en deux parties, lesquelles ont continué leur course l'une derrière l'autre. Dans la nuit du 29 au 30 octobre, un météore a suivi une courbe particulière à la fin de sa course, un autre a semblé hésiter quelque temps et un troisième a eu quatre maximums d'éclat.

Ce très beau travail de M. Mathieu serait beaucoup augmenté en valeur, si nous avions quelqu'un d'autre dans l'est de la province de Québec se livrant

aux observations régulières d'étoiles filantes. Toutefois, c'est un signe encourageant de constater que l'intérêt pour les choses astronomiques augmente graduellement dans l'est du Canada, et nous avons droit d'espérer que le temps n'est pas loin où il existera des Centres de la Société astronomique Royale du Canada à l'est de Montréal.

Il me fait plaisir de remercier M. Mathieu pour le zèle si ardent qu'il a montré dans le travail décrit plus haut.

Peter-M. MILLMAN.

(Traduit du Journal de la Société astronomique Royale du Canada, numéro de novembre 1940.)

TABEAU I

Observation visuelle d'étoiles filantes, par M. Louis Mathieu, à St-Ephrem (Beauce), P. Q.

Date	Temps local moyen	Temps total observé	N. de météores observés	Taux horaire	Indice de tempér.
8 juil.	20.00		2		
9 "	20.00		2	N	
3-4 août	20.30-24.00	180 m.	16 (11 5)	5	
4-5 "	20.30-23.30	180	12 (5 7)	4	
6-7 "	1.00-3.00	100	14 (6 8)	8	
7-8 "	20.30-2.00	300	46 (33 15)	8	
7-8 "	30.30-2.00	300	46 (33 15)	9	10
8-9 "	21.00-3.00	300	51 (35 16)	10	9
9-10 "		30	4 (3 1)		3
10-11 "	23.30-4.00	250	47 (40 7)	11	10
12-13 "	20.30-22.30	120	6 (6 0)		3
13-14 "	23.00-2.30	180	21 (18 3)	7	10
15-22 "			22 (6 16)		
26-27 "	20.00-23.30	210	18	5	10
27-28 "	20.00-0.30	270	27	6	10
28-29 "	20.00-3.00	400	50	8	10
29-30 "	20.00-4.00	440	48	7	10
31 août-4 sept.			6		
2-6 sept.	20.30-2.30	320	29	5	10
22-23 "	19.00-21.30	140	8	3	10
27-28 "	19.00-21.30	120	5	3	10
27-28 "	19.00-21.30	120	5	3	10
28-29 "	19.00-2.30	370	23	4	10
29-30 "	19.00-22.30	180	12	4	8
30 sept.-1er oct.	19.00-22.30	150	10	4	8
1-2 oct.	19.00-22.30	140	30	13	7
2-3 "	19.00-2.00	330	23	4	10
4-5 "	20.00-4.30	420	65	9	10
9-10 "	1.30-4.30	150	33	13	10
10-11 "	3.30-5.00	70	11	9	10
13-14 "	4.30-5.00	30	14		10
19-20 "	18.30-10.30	60	3		3
20-21 "	18.30-19.30	60	1		2
21-22 "	18.00-20.00	60	3		6
22-23 "	18.00-19.00	40	2		2
23-24 "	21.30-22.30	40	7		6
24-25 "	18.30-20.00	75	3		5
27-28 "	18.30-23.30	250	18	4	10
27-28 "	24.00-2.00	120	25	12	10
28-29 "	19.00-24.00	40	4		
28-29 "	1.00-5.30	210	39	11	10
29-30 "	18.30-5.30	550	65	7	10
30-31 "	18.30-5.30	600	79	8	10
Total 125 hrs.			901 météores		

TABEAU II

Distribution des magnitudes et vitesses apparentes de 263 météores observés du 13 au 31 octobre 1940.

Magnitude probable	+5	+4	+3	+2	+1	0	-1	-2	-3	-4
Description	très faibles	faibles	plutôt faibles	éclat moyen brillant	plutôt brillant	brillant	m. que Jupiter	p. que Jupiter	comme Vénus	
Nombre	20	109	64	46	10	8	3	2	1	
Description	très rapides	rapides	plutôt rapides	plutôt lents	lents	très lents				
Pourcentage de météores	2	52	25	11	9	1				

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

6---L'Egypte

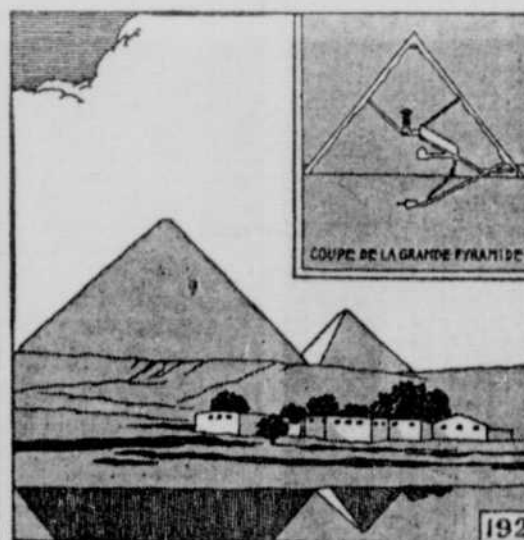
par M. PATRICE BUET
d'après les dessins et reconstitutions de M. Goichon.

L'Industrie, le Commerce et les Arts
dans l'ancienne Egypte



191. — LA VALLEE DES ROIS

La vallée des Rois, nécropole des Pharaons de la 19e dynastie, est située sur la rive gauche du Nil, en pleine montagne. C'était, autrefois une affreuse solitude, morte, desséchée, morte, sans autre communication avec la plaine que d'étroits sentiers suspendus au-dessus des abîmes. Aujourd'hui l'accès en a été rendu plus aisé par de grands travaux nécessités par les fouilles qui, en ces dernières années surtout, ont manifesté et justifié une activité considérable. C'est là qu'on a retrouvé en 1896, l'hypogée de Ramsès II et tout récemment le tombeau de Tout-ank-Hamon, dont les richesses archéologiques ont fait l'admiration du monde entier.



192. — LES PYRAMIDES, SYMBOLES DU GENIE EGYPTIEN

Par leurs formes, par leurs dimensions, par leur destination, les Pyramides peuvent être considérées comme un symbole du génie de l'Egypte ancienne. Elles caractérisent en effet, la recherche de la forme oblique, le goût du colossal, la croyance à la vie future, le respect des morts, la puissance royale. Indissolublement, elles se trouvent ainsi liées à l'image de l'Egypte que nous avons dans l'esprit et l'on ne saurait évoquer la Terre des Pharaons, sans avoir sous les yeux la silhouette étonnante à la fois barbare et grandiose. Qu'un peuple ait pu, sans instruments, sans appareils de levage, construire de tels monuments, dépense l'imagination et l'on peut, à cette seule pensée, mesurer son endurance et son dévouement à ses princes. De cela, en somme, découle tout le reste. C'est un peu comme la cathédrale dans notre moyen âge. Les pyramides, vestiges millénaires d'une civilisation magnifique, imposent éternellement la gloire de ceux qui les construisirent.

CONTREBANDE IMPOSSIBLE

L'évêque de Warmie était un des plus riches prélats de Pologne. Lors du partage de ce malheureux pays, Frédéric II, roi de Prusse, par certains arrangements qu'il prit, fit perdre à l'évêque plus des deux tiers de son revenu.

Un jour que le prélat se trouvait à la cour du prince, à Berlin :

— Monsieur de Warmie, lui dit le roi, nous ne devons pas nous aimer ?

— Sire, mon devoir est de me soumettre à vos ordres, quand ils sont justes et légitimes.

Frédéric II poursuivit la conversation sur le ton de la plaisanterie :

— Je crois me sauver dans ma religion, dit-il, comme vous dans la vôtre. Cependant, si saint Pierre ne voulait pas m'ouvrir les portes du paradis, je frapperais tout doucement, et je vous demanderais ; j'espère qu'alors vous voudriez bien me cacher sous votre manteau et me faire entrer sans être aperçu.

— Cela ne se pourrait, Sire, répliqua spirituellement le prélat, car ce manteau, vous l'avez tant rogné, qu'il me serait impossible d'y cacher de la contrebande.

DIALOGUE ENTRE DEUX OUVRIERS

— Ta femme est malade ?

— Hélas ! oui.

— Il paraît qu'elle est soignée par une religieuse ?

— Oui.

— Comment ! Tu souffres une nonne chez toi !... C'est moi qui lui montrerais la porte !

— Bien... Envoie donc ta femme pour soigner la mienne, s'occuper de mes mioches et faire mon ménage : alors, je pourrai songer à suivre ton conseil.

LES ITALIENS À MALTE

● L'aviation italienne n'a remporté jusqu'ici que de faibles succès dans ses attaques répétées contre la base britannique de Malte. Chaque fois que les appareils fascistes apparaissent dans le ciel de Malte, des avions de chasse anglais (des Hurricanes) leur livrent combat et nombreux sont les avions italiens qui n'ont pu rejoindre leurs bases. Notre artiste a voulu reproduire ici une de ces attaques italiennes au-dessus de Malte. Au premier plan, un Savoia-Marchetti vient d'être gravement atteint par les balles des mitrailleuses des aviateurs anglais; le pilote va l'abandonner et sauter en parachute.



(COPYRIGHT "Transatlantic News", Londres)

LE SKI DANS LE DISTRICT DE QUÉBEC



LE SKI A QUÉBEC

● Les amateurs de ski de la ville et de la région de Québec affluent, chaque fin de semaine, au magnifique centre sportif que constituent les environs du Lac Beauport, à quelques milles seulement de la vieille Capitale. D'autres centres attirent également nos skieurs : la région de Valcartier, la Baie-St-Paul et la Malbaie (dans le comté de Charlevoix), la Beauce et Grandes-Piles, près les Trois-Rivières.

● Les Québécois, et ceux qui visitent, en hiver, la vieille Cité de Champlain, savent aussi qu'il n'est pas nécessaire de sortir de la ville pour faire du ski. Aussi, celui qui se rend, à chaque heure du jour, chaque jour de la semaine, sur nos magnifiques Champs de Bataille peut y voir évoluer de nombreux skieurs de tous les âges. Il y a là de quoi satisfaire les plus fervents de ce sport qui, depuis un certain nombre d'années, a acquis une popularité qui va toujours grandissant.

● Notre artiste, Madame Andrée M. Houde, a dessiné pour nous le croquis que nous publions aujourd'hui en première page, et qui illustre un coin du Parc des Champs de Bataille de Québec.



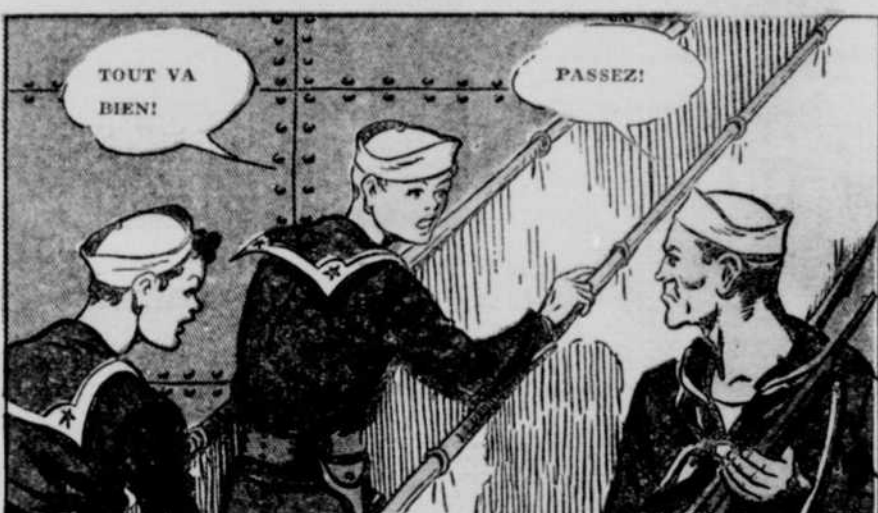
● La scène se passe à la Baie-St-Paul, nouveau centre de ski si populaire dans la région de Québec. Pour un peu, l'on croirait que ce skieur a éprouvé le besoin de crier au soleil sa joie et son émerveillement à jouir de la saveur d'une si belle journée d'hiver dans un tel décor enchanteur. — (Photo C. N. R.)

● Il importe au skieur de bien débiter dans la descente s'il veut la bien terminer. Celle du mont Saint-Aubin, à la Baie-St-Paul, est particulièrement attrayante et s'étend sur un parcours de plus d'un mille. Le centre sportif de Charlevoix jouit actuellement d'une grande popularité. — (Photo C. N. R.)

Jeannot l'invincible

par
LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office



Copyright 1940, King Features Syndicate, Inc., World rights reserved.

LYMAN YOUNG

(A suivre)

12-22